ŒUVRES

COMPLÈTES

DE BERQUIN.

TOME XIV.

[redacted]



Borel inv. 1788 *L. M. halbou*

IDYLLES, ROMANCES,

ET AUTRES POÉSIES

DE BERQUIN.

A PARIS

CHEZ ANT. AUG. RENOUARD.

XI. — 1803.

IDYLLES.

PRÉFACE.

'onds peu intéressant de la plupart des
nnes poésies bucoliques, le ton pré-
et les fadeurs mêlés dans nos églogues
rnes, à un petit nombre de traits fins et
its, avoient prévenu depuis long-temps
goût dédaigneux contre les muses pas-
s. L'Aminte du Tasse et les Amours
phnis et Chloé, étoient presque les
ouvrages qu'il eût exceptés de ses pros-
ons, lorsque la traduction des poëmes
ssner vint ramener heureusement nos
ls sur la scène champêtre. Égal, en
cité, au Berger de Sicile, dont il a su,
eur judicieux, éviter la rusticité; un
oins poète que le chantre de Mantoue,
ayant d'ailleurs toutes ses graces; sen-
t affectueux comme Racan et d'Urfé,
ue ses expressions tendres deviennent
s langoureuses; doué, tout-à-la-fois,
molle douceur de Segrais, et d'une
e plus originale; presque aussi fin
son air de négligence que Fontenelle
es traits les plus étudiés; plus naturel
n moins ingénieux que Lamotte dans

le choix de ses sujets ; à la naïveté piquante de Longus et à la délicieuse aménité du Tasse, Gessner avoit su allier plus de variété, de chaleur et de philosophie. L'amour, la jalousie, l'orgueil de la prééminence dans la flûte ou le chant, ne furent plus les seules passions qui nous intéressèrent dans les personnages de l'idylle. La tendresse paternelle et la piété filiale, l'amour de la vertu et l'horreur du vice, le respect pour les dieux et la bienfaisance envers les hommes, ces sentimens si précieux à l'humanité et à la poésie se trouvèrent développés, dans ses Idylles, d'une manière toujours vraie et profonde, et toujours liés à une action vive et intéressante.

Il n'est pas étonnant qu'un genre si gracieux et devenu si neuf, ait pu faire une révolution dans les idées d'un peuple chez qui, malgré toutes les variations de la mode, le bon goût a toujours conservé son empire. Aussi les poésies pastorales de Gessner obtinrent-elles, parmi nous, le succès le plus flatteur. Tous nos journaux furent inondés de traductions de ses Idylles, foibles la plupart, mais dont le nombre du moins et la concurrence prouvoient à quel excès l'original avoit su nous plaire.

Léonard fut le premier qu'on distingua dans la foule de ses imitateurs. La ressemblance de son ame douce, honnête et sensible, avec l'ame de Gessner, lui fit prendre sans effort, le ton de son modèle. Il est peu de beautés chez le poète allemand qu'il n'ait fait passer avec succès dans ses Idylles françoises; et je craindrai peu d'être désavoué par les gens de lettres, en avançant que son idylle du Ruban est, après l'idylle de l'Enfant bien corrigé, la meilleure que l'on connoisse peut-être dans aucune langue. M. Blin de Sainmore, qui le suivit dans la même carrière, plus exercé dans l'art enchanteur de la versification, mit encore plus d'harmonie, d'élégance et de poésie, dans les trois Essais auxquels il s'est borné, et qui font regretter qu'il n'ait pas suivi une entreprise si heureusement commencée.

Les moissons de ces deux poètes n'ont pas épuisé les vastes champs de Gessner. J'y ai trouvé, après eux, une abondante récolte à m'approprier; et si le Public continue de me pardonner ces larcins innocens, je crois y avoir laissé d'assez riches épis pour glaner encore après moi-même, jusqu'à ce que le temps et la culture aient

pu mûrir les fruits de mon propre h tage.

Les 2, 3, 6, 8, 9, 11, 13, 16, 18, 20, 21 et 22es Idylles de ce recueil sont i tées de Gessner; la 5e, de Gerstemberg 11e, d'une Barcarolle italienne; la 13e, Wieland; les 15 et 17es, de Métastase.

IDYLLES.

IDYLLE PREMIÈRE.

L'INCENDIE.

INCONSOLABLE en son veuvage,
Depuis un mois, le bon Pélage
Voyoit un mal cruel tourmenter ses vieux jours :
Et la jeune Doris, seul fruit de ses amours,
L'aidoit à supporter ses douleurs et son âge.
Un soir, où de son mal suspendant les accès,
Le sommeil du vieillard vint fermer la paupière,
Doris sortit de sa chaumière,
Pour respirer un peu le frais.
Mon père ! du repos tu goûtes donc les charmes,
Dit-elle ; pour mon cœur quel doux pressentiment !
Oui, le Ciel attendri va te rendre à mes larmes.
Dans un heureux hymen, Tyrcis, ô mon amant !
Enfin nos jours unis vont couler sans alarmes.
Mais quand je m'abandonne à ce charmant espoir,
Le malheureux ! il pleure, il se tourmente ;

IDYLLE I.

Il a sauvé le vieux Pélage,
Ils sont dans les bras de Doris.
O Doris ! ô tendre Bergère !
Oh ! qui diroit ton vif saisissement !
De mille ardens baisers elle couvre son père ;
Elle sourit à son amant.
Le vieillard, en les embrassant,
Tourne encore un regard vers sa triste chaumière.
Mais Tyrcis, d'amour éperdu :
Que la flamme, dit-il, redoublant sa furie,
Consume maintenant toute la bergerie ;
Tu vis, ô bon vieillard ! nous n'avons rien perdu.
Le sort m'avoit ravi le père le plus tendre :
Le sort, si tu le veux, est prêt à me le rendre.
Viens, sois mon père : il dit, le serre entre ses bras,
Et vers son toit il l'emporte à grands pas.

IDYLLE II.

L'OISEAU.

Milon, dans un bosquet, avoit pris un oiseau.
Du creux de ses deux mains il lui forme une cage;
Et, courant tout joyeux rejoindre son troupeau,
Il pose à terre son chapeau,
Et par-dessous met le chantre volage.
Je vais chercher, dit-il, quelques branches d'osier,
Attends-moi là. Dans moins d'une heure,
Je te promets, mon petit prisonnier,
Une plus riante demeure.
Quel plaisir d'offrir à Cloris
Ce nouveau gage de tendresse!
Il faut que deux baisers au moins en soient le prix.
Qu'elle m'en donne un seul! avec un peu d'adresse
Ne suis-je pas bien sûr d'en voler cinq ou six?
Oh! si déjà la cage étoit finie!
Il dit, part, s'éloigne à grands pas,
Court au lac, trouve un saule, et rentre en la prairie,
Un faisceau d'osier sous le bras.
Mais de quelle douleur son ame est accablée!
Un vent perfide avoit retourné le chapeau;
Et sur les ailes de l'oiseau,
Tous les baisers avoient pris la volée.

IDYLLE III.

LES DEUX TOMBEAUX, LE VOYAGEUR ET LE BERGER.

LE BERGER.

Que fais-tu, Voyageur ?

LE VOYAGEUR.

Je cherchois un ombrage ;
Et vois ce qu'en ces lieux j'ai trouvé sous mes pas,
D'une colonne, éparse en mille éclats,
Le marbre enseveli sous la ronce sauvage.

LE BERGER.

C'est un tombeau détruit.

LE VOYAGEUR.

Tiens, dans ce lac fang
Ne vois-je pas encore une urne renversée ?
Allons-y.

LE BERGER, *la retirant du bourbie*

La voilà.

LE VOYAGEUR, *en la considérant ave*

Que vois-je ? justes dieux !
Quelle scène d'horreur sur ce vase est tracée !
Le feu dévorant les hameaux,

Les enfans écrasés sous les pieds des chevaux,
De morts et de mourans les campagnes jonchées,
Et le long des sillons, le sang, à grands ruisseaux,
Roulant les moissons arrachées.
(Il rejette l'urne avec indignation.)
Celui de qui la tombe aime à se surcharger
De ces peintures inhumaines,
N'est sûrement pas un berger.

LE BERGER.

C'est un monstre. La paix faisoit fleurir ces plaines,
Le cruel vint les ravager.
L'homme y respiroit libre, il l'accabla de chaînes.
Tel qu'on voit un loup affamé
S'élancer, en hurlant, sur des troupeaux timides ;
Contre un peuple ingénu, paisible et désarmé,
Il tournoit, à grands cris, ses armes homicides.
Les mains teintes encor du sang de nos aïeux,
Croyant éterniser sa funeste victoire,
Lui-même, il s'éleva ce monument pompeux.
Il vouloit, l'insensé ! que nos derniers neveux
Pussent maudire sa mémoire ;
Et voilà cependant son tombeau renversé :
Voilà dans le bourbier sa cendre croupissante :
L'insecte le plus vil rampe, sans épouvante,
Le long de son glaive émoussé.
Le souvenir de ses excès impies
Est tout ce qui survit de sa folle grandeur.
Sans qu'une voix, au ciel, s'élève en sa faveur,

Ses mânes criminels sont en proie aux Furies,
Tout mort qu'il est, son nom est en horreur.
Non, quand on m'offriroit la puissance suprême,
S'il me falloit l'acheter à ce prix,
J'aime mieux vivre en paix avec moi-même,
Et n'avoir pour tout bien que deux seules brebis;
Encore aux immortels irois-je en offrir une,
Pour les remercier de mon humble fortune.

LE VOYAGEUR.

Éloignons-nous, Berger. Ces objets odieux
Ont pénétré mon cœur d'une tristesse amère.

LE BERGER.

Eh bien! suis-moi. Si la vertu t'est chère,
Un plus beau monument va s'offrir à tes yeux.

LE VOYAGEUR.

Est-ce d'un autre roi?

LE BERGER.

C'est celui de mon père.

Il le conduit alors, par de rians sentiers,
Vers une paisible chaumière,
Que protégeoient de grands arbres fruitiers.)

LE VOYAGEUR.

Les beaux lieux! Mais la nuit s'avance,
Il ne me reste qu'un moment,
Hâtons-nous vers le monument.

LE BERGER.

Jette les yeux sur cette plaine immense.
Vois-tu ces vignobles féconds,

Les troupeaux dispersés sur ces gras pâturages ?
Vois-tu ces bords couverts de fertiles moissons,
Et ces jardins et ces bocages ?
Voilà le monument que mon père a laissé.
Nos champs, ravagés par la guerre,
N'offroient qu'un sol désert, de ronces hérissé ;
Il vint, et l'abondance enrichit cette terre.
Trop sage pour chercher de frivoles honneurs,
Il creusa son tombeau sous cette informe pierre ;
Mais tous les jours nous la couvrons de fleurs :
Des dieux, par ses bienfaits, il fut l'auguste image,
Il recevra, comme eux, notre éternel hommage,
Et ses autels sont dans nos cœurs.

IDYLLE IV.

L'ORAGE.

SILVANIRE ET BLANCHETTE.

JA vieillissoit l'automne. Au long d'un frais bocage
Silvanire et Blanchette alloient parlant d'amour.
Voici de loin s'épandre un sombre et lourd nuage
Sur la vive face du jour.

L'air d'abord un petit sommeille en paix profonde,
Si que ne tremblottoit feuille d'aucuns roseaux.
Puis brillent longs éclairs, bruyant tonnerre gronde,
Prolongé d'échos en échos.

Où fuir? tant s'obscurcit l'ombre tempestueuse!
Là près, est vieille roche. Ils s'en courent dedans.
Et leur sort ne plaignez. Roche, tant soit affreuse,
Est doux Olympe à vrais amans.

Or la nue à torrens roule aux flancs des montagnes.
La grêle sautillante encomble creux sillons;
Diriez foudres et vents, par les vastes campagnes,
Guerroyer en noirs tourbillons.

A sa Blanchette en vain par doux mots et caresses,
Bien veut l'ami berger cacher telles horreurs ;
Bien lui veut-elle aussi rendre douces tendresses,
Et ne lui viennent que des pleurs.

Voyez, dit-elle, ami, voici venir froidure,
Ne vont plus oiselets s'aimer jusqu'aux beaux jours :
Or s'aimoient comme nous ; comme eux, si d'aventure
Allions nous trouver sans amours !

L'ami, d'un doux baiser, fait loin fuir ses alarmes ;
L'orage, à ne mentir, loin fuyoit-il aussi.
Tournons au pré, dit-elle, en étanchant ses larmes,
Là, n'aurai tant cruel souci.

Et rameaux fracassés, et verdure flétrie,
D'un trop affreux semblant, ici tout peint l'hiver :
De plus joyeux pensers aurons par la prairie,
Voyant encore son beau verd.

Au pré s'en vont tous deux. Oh! que de fois Blanchette
Au ruissel qui l'arrose a conté son bonheur !
Mais sur ses bords à peine advient la bergerette,
Oh ! quel trait aigu poind son cœur !

Plus n'est-il ce ruissel, où, l'été, fraîches ondes
Doucettement baignoient siens membres délicats ;
Plus n'est qu'un noir torrent, qui, ses eaux vagabondes,
Fait bouillonner en grand fracas.

Un baiser, à ce coup, n'encharme point sa peine
Hélas ! ni cent. O dieux ! à travers longs sangl
Dit-elle . quel torrent ! comme, inondant la plain
Il va déjoindre nos hameaux !

Un chacun sur un bord, las ! aurons beau nous re
Tant bruira sourdement, tant vomira brouillards
Que ne pourront nos voix, l'un à l'autre, s'enten
Ni se rencontrer nos regards.

À tant se tut Blanchette. Or passoit là son père.
De l'orage inquiet, cherchant sa fille au bois,
Puis aux champs, puis par-tout. Quelle surprise
Lorsque la voit pâle et sans voix !

Qu'avez, ma chère enfant ?.... En bref par Silvanir
Instruit, tout dès l'abord, de leurs soucis cruels,
N'est que cela, dit-il ? et se prend à sourire ;
Et tous deux les mène aux autels.

Hymen les y fêta. Vint Amour en cachette,
Qui, de plus vif encore, enflamma leurs desirs ;
Et ce cruel hiver que tant craignoit Blanchette,
La saison fut de ses plaisirs.

IDYLLE V.

LES GRACES.

C'ÉTOIT un beau jour de printemps.
Graces folâtroient sous la feuille nouvelle ;
Quand tout-à-coup des trois sœurs la plus belle,
aé disparut. On la chercha long-temps :
Ce fut en vain. Depuis l'autre feuillage,
le sais, Pan la guette ; ah ! ma sœur, quel dommage
S'il la surprend seule sous un buisson !
Ce Pan est si fougueux, dit-on,
Et la forêt est si sauvage !
hrosine en ces mots exhaloit sa douleur ;
ependant Thalie, errant dans le bocage,
les moindres halliers cherche sa jeune sœur,
vient, frappe un buisson, puis soulève un branchage.
Avance un pas, recule de frayeur,
Craignant toujours, à son passage,
De rencontrer le ravisseur.
n d'un pied léger appercevant les traces,
deux nymphes soudain volent vers un bosquet,
Où, dans mes bras, Danaé reposoit.
qui n'auroit cru voir la plus belle des Graces ?
N'est-ce pas elle trait pour trait ?
Te voilà donc, ma sœur, lui dit Thalie.

Tu ris de nous causer un si cruel chagrin?
Chacune alors la saisit par la main,
Et ma bergère m'est ravie.
J'ai beau crier : Arrêtez, arrêtez.
Ce n'est pas votre sœur : Est-elle aussi jolie?
Elles de fuir toujours à pas précipités.
Désespéré, je m'élance. On m'appelle :
Où vas-tu? dit la voix : arrête, Lycidas,
Insensé, vole dans mes bras ;
Viens, sois l'amant d'une immortelle.
Je me retourne, et je vois Aglaé;
Et je la prends pour ma maîtresse,
Comme ses sœurs, pour elle, avoient pris Danaé.
Mon œil y fut trompé, mais non point ma tendresse.
Qui, moi, changer d'amour? Quitte ce fol espoir,
Lui dis-je, si Vénus aspiroit à me plaire,
Vénus y perdroit son pouvoir;
Mon cœur est tout à ma bergère.
Dans mes bras aussi-tôt, malgré ses cris perçans,
J'emporte vers ses sœurs la nymphe palpitante.
Entre elle et Danaé l'on balança long-temps ;
Et, sans le feu de nos embrassemens,
On n'eût jamais reconnu mon amante.

IDYLLE VI.

LE PANIER.

PHYLLIS, COLETTE.

COLETTE.

YLLIS, je vois toujours ce panier à ton bras ?

PHYLLIS.

Colette, à mon bras je le porte sans cesse ;
ur ton beau mouton, vois, tu ne l'aurois pas,
our un grand troupeau.

COLETTE.

Quelle étrange foiblesse !
panier, dis-moi, qui donne un si haut prix ?
-tu que je devine ? Oh ! comme tu rougis !

PHYLLIS.

ui ! moi, rougir ?

COLETTE.

Eh ! oui vraiment.

PHYLLIS.

Colette.....
ose.....

COLETTE.

Que crains-tu ?

PHYLLIS.

Si tu me promettois......

COLETTE.

As-tu donc peur que je sois indiscrète,
Toi qui connois tous mes secrets?

PHYLLIS.

Eh bien! te l'avouerai-je? un berger du village,
Le plus beau des bergers, Lycas me l'a donné.
Vois comme il est joli! vois-tu ce verd feuillage,
D'où sort un jeune lis, de roses couronné?
D'un sentiment bien doux ce panier est le gage.
Aussi, Colette, aussi combien je le chéris!
Si j'y mets une fleur, elle y devient plus belle;
Il donne aux fruits une fraîcheur nouvelle,
Un goût plus fin et plus exquis.
Tu riras, mais apprends jusqu'où va ma folie:
Ma bouche, nuit et jour, le couvre de baisers.
Et puis-je faire moins? Le plus beau des bergers
Me l'a donné comme à sa douce amie.

COLETTE.

Et sais-tu bien quelle chanson,
Il répétoit le jour qu'il finit cet ouvrage?
Il te l'aura sans doute apprise?

PHYLLIS.

Bons dieux! non.
Mais toi, d'où la sais-tu?

COLETTE.

N'en prends aucun ombra
Ce jour-là, par hasard, j'entrois dans le bocage,
Je l'apperçus de loin sur un banc de gazon.

J'ai, dit-on, le défaut d'être un peu curieuse.
Je m'approchai sans bruit pour voir ce qu'il faisoit.
C'étoit.....

PHYLLIS.

Quoi ?

COLETTE.

Ce panier. Bergère trop heureuse,
Si tu savois la chanson qu'il disoit !

PHYLLIS.

Oh ! tu me l'apprendras.

COLETTE.

Je veux bien te l'apprendre ;
Mais tu ne me dis rien de mon berger Mysis ?
Que je te plains de n'avoir pu l'entendre,
Lorsqu'il me fit hier des couplets si jolis !
Je vais te les chanter. C'est sur un air fort tendre.

(*Elle se dispose à chanter.*)

PHYLLIS.

Oui..... Mais d'abord ne pourrois-je savoir.....

COLETTE.

Tiens, voici les couplets.

PHYLLIS.

Sont-ils longs ?

COLETTE.

Tu vas voir.

Pour être belle,
Que Lise emprunte un air coquet ;

Ma bergère en saura plus qu'elle :
Je vais lui donner un secret
Pour être belle.

Pour être belle,
Colette, il faut un peu d'amour.
Hélas! à toi-même cruelle,
Ne veux-tu rien faire en ce jour
Pour être belle?

Comment les trouves-tu?

PHYLLIS.

Moi! fort bien..... ma
Ne puis-je donc savoir la chanson de Lycas?

COLETTE.

A demain, si tu veux.

PHYLLIS.

Oh! non. Je t'en conju
A présent.

COLETTE.

Elle est longue, et pour la retenir.

PHYLLIS.

Je la retiendrai, j'en suis sûre.
Dis-la-moi seulement.

COLETTE.

Il faut donc t'obéir.

(*Elle chant*

Laissez-vous sous mes doigts courber avec souplesse,
Joncs nuancés des plus vives couleurs ;
Formez dans vos contours mille brillantes fleurs :
C'est pour faire un panier à ma jeune maîtresse.

De mon bonheur naissant qui ne seroit jaloux ?
Je passois, l'autre jour, tout près de cette belle.
Ce ne fut qu'un seul mot ; Bonsoir, Lycas, dit-elle :
Mais elle me le dit d'un son de voix si doux !

Laissez-vous sous mes doigts courber avec souplesse,
Joncs nuancés des plus vives couleurs ;
Formez dans vos contours mille brillantes fleurs :
C'est pour faire un panier à ma jeune maîtresse.

Dieu d'amour ! si Phyllis ne le dédaignoit pas !
Ce don est bien léger ; mais à cette bergère
Je ne demande aussi qu'une faveur légère ;
Qu'elle aime seulement à l'avoir à son bras.

Laissez-vous sous mes doigts courber avec souplesse,
Joncs nuancés des plus vives couleurs ;
Formez dans vos contours mille brillantes fleurs :
Quand vous verrai-je au bras de ma jeune maîtresse ?

PHYLLIS.

Adieu, Colette, adieu. C'est là-bas le ruisseau,
Où, revenant du pâturage,
Il mène quelquefois abreuver son troupeau.
Je vais m'asseoir sur le rivage ;
Et tantôt, s'il y vient, je lui dirai : Lycas,
Tiens, vois-tu ton panier ? je le porte à mon bras.

IDYLLE VII.

L'AGNEAU.

Pour un simple ruban qui paroit sa houlette,
Lyse, un jour, de Tyrcis, reçut un bel agneau;
C'étoit un jour d'été. L'agile bergerette
Prend l'agneau dans ses bras, vole vers un ruisseau,
Se dépouille, s'y plonge, et soudain sur la rive,
Parmi des joncs touffus, croit entendre du bruit.
Son œil s'y fixe. Elle pâlit :
Et de ses bras, qu'un froid mortel saisit,
L'agneau glisse, entraîné par l'onde fugitive.
De sa douleur, qui peindroit le transport,
Lorsqu'en se retournant, Lise apperçoit loin d'elle
L'agneau contre les flots luttant avec effort,
S'élançant tour-à-tour vers l'un, vers l'autre bord,
Et toujours repoussé par la vague cruelle?
D'un bêlement plaintif il l'appelle, l'appelle;
Ah! pour le secourir en ce pressant danger,
Que pourra faire, ô ciel! la bergère éperdue?
Lise veut fendre l'onde.... et ne sait point nager.
A son secours appeler son berger?
Lise ne l'oseroit. Hélas! Lise étoit nue.
Mais Lise sait que l'inconstant ruisseau,
Après qu'en longs replis il a baigné la plaine,

r un lit moins profond ramène enfin son eau,
Et qu'au détour de la forêt prochaine,
Elle peut rejoindre l'agneau.
l'onde, à ce penser, légère elle s'élance,
ne se doutant pas que son heureux amant,
ut près d'elle caché, l'observoit en silence,
e prend au hasard le premier vêtement,
le sein demi-nu, la voilà qui s'avance.
is, Lise! ô quel bonheur! pouvois-tu le prévoir?
rcis t'a vu partir, il fend l'onde à la nage,
ursuit l'agneau, l'atteint, le porte sur la plage,
ntoure du ruban qu'il vient de recevoir,
Et se cache sous un feuillage.
Remis un peu de sa frayeur,
, secouant le poids de sa toison humide,
gneau, d'un arbousier paissoit la jeune fleur.
Lise arrive d'un pas rapide:
peine, en le voyant, en croit-elle ses yeux.
Le ruban le fait reconnoître.
is, ô dieux! si Tyrcis..... il étoit là peut-être;
Elle s'ajuste de son mieux.
rcis paroît. Tyrcis avoit un air si tendre!
gneau donné deux fois étoit d'un si grand prix
lui donne un baiser, puis deux, il en eut six:
ne les compta plus. Et comment s'en défendre?
ux qu'on eût refusés, il les auroit ravis.
belle, prudemment, paya si bien Tyrcis,
Que le berger n'eut plus rien à prétendre.

[redacted]

IDYLLE VIII.

LE NAUFRAGE.

Échos de ces roches sauvages,
Sensibles au deuil de mes chants,
Renvoyez mes tristes accens
Dans ces bois et sur ces rivages.

Vesper fermoit les cieux aux derniers feux du jour
Assise au bord d'un fleuve, Églé seule et plaintive,
L'œil fixé tristement sur l'onde fugitive,
Du bateau de Daphnis attendoit le retour.
Qu'il tarde, mon amant ! Daphnis ! s'écrioit-elle;
Et la sensible Philomèle
Se taisoit, attentive aux vœux de son amour.
Cruel !.... Mais tout-à-coup, dans ce vaste silence,
Ne crois-je pas entendre.... Écoutons.... oui, c'est
Il vient.... Dieux !.... trompeuse espérance !
Et pourquoi, flots menteurs, irriter mon ennui ?
N'est-ce donc pas assez du tourment de l'absence
Mais si quelqu'autre, hélas !... loin d'ici, noirs soup
Il m'aime.... oui, maintenant il court vers le rivage
Amour, devant ses pas entr'ouvre les buissons :
Bienfaisante Phœbé, répands sur son passage
La paisible lueur de tes pâles rayons.

Oh! lorsque sur le bord je le verrai descendre,
Comme j'irai me jeter dans ses bras!
Mais cette fois, je ne m'abuse pas,
Oui, sous la rame, au loin, j'entends l'onde se fendre.
Vagues, sur votre dos, portez-le mollement.
Et vous, Nymphes, témoins de ma douleur extrême,
Si jamais votre cœur sentit, un seul moment,
Combien il est cruel d'attendre ce qu'on aime!
Mais rien ne me répond. Ah! dieux, combien de fois,
Dans mon espérance trahie.....
Elle ne put finir. D'un froid mortel saisie,
Elle tombe soudain, sans couleur et sans voix.

Échos de ces roches sauvages,
Sensibles au deuil de mes chants,
Renvoyez mes tristes accens
Dans ces bois et sur ces rivages.

Un bateau renversé flottoit dans le lointain.
A travers l'épaisseur d'une nuée obscure,
Phœbé lançant à peine un rayon incertain,
Éclairoit sombrement cette triste aventure.
Églé reprit ses sens. O surprise! ô terreur!
L'écho porta dans toute la contrée
Le cri perçant de sa douleur.
Les cheveux hérissés, et la vue égarée,
Elle meurtrit son sein. De sourds et longs sanglots
Étouffent sa pénible haleine :
Mourante, elle s'écrie à peine,

Daphnis, mon cher Daphnis ! et soudain, à ces mo
Elle se plonge dans les flots.

Échos de ces roches sauvages,
Sensibles au deuil de mes chants,
Renvoyez mes tristes accens
Dans ces bois et sur ces rivages.

Les Nymphes veilloient sur ses jours.
L'onde n'engloutit point cette tendre bergère.
Le fleuve secourable, accélérant son cours,
La pose aux bords fleuris d'une île solitaire.
Son berger, à la nage, avoit gagné ces bords.
Eglé le voit, tombe pâmée ;
Mais cent baisers l'ont bientôt ranimée.
Qui pourroit exprimer sa joie et ses transports ?
Telle et moins tendre encore est la jeune fauvette
Qui, s'envolant de sa prison,
Retrouve au bois son fidèle pinson.
Le malheureux ! dans sa douleur muette,
Il languissoit sous un épais buisson.
Elle vole vers lui. Cent caresses nouvelles,
De leurs jeunes amours ont réveillé l'ardeur ;
Ils unissent leurs becs, ils enlacent leurs ailes :
Ils sont heureux et chantent leur bonheur.

Échos de ces roches sauvages,
Oubliez le deuil de mes chants ;
Et portez mes joyeux accens
Dans ces bois et sur ces rivages.

IDYLLE IX.

LA SURPRISE.

DAPHNIS ET CÉPHISE.

DANS le fond d'un bois solitaire,
Daphnis, pour la première fois,
Avoit vu sa jeune bergère,
la jeune bergère aimoit beaucoup ce bois.
›hnis s'y rend un jour au lever de l'aurore,
de festons de fleurs ornant maint arbrisseau,
Courbe leur feuillage en berceau,
On eût dit le temple de Flore.
ces jeunes tilleuls, qui cherchent à s'unir,
vais graver, dit-il, le nom de ma Céphise,
s je me cacherai; Céphise va venir,
Ah! comme elle aura de surprise!
Et moi, que j'aurai de plaisir!
Il dit, et se met à l'ouvrage.
phise, à l'instant même, arrivoit en ces lieux.
e l'entend, s'approche, ouvre un peu le branchage,
vers Daphnis penchée, à travers le feuillage,
Lui pose la main sur les yeux.
ie tourne étonné. Céphise, d'un air tendre,

C'est donc ainsi, Daphnis, que tu sais me
Lui dit-elle ; et puis viens demander un ba
Il en eut un pourtant. Ainsi le refuser,
C'étoit l'inviter à le prendre.

IDYLLE X.

LE TROUPEAU DÉSALTÉRÉ.

Nise dormoit, un soir, au pied d'un vieux ormeau.
D'un soin peu vigilant n'accusons point la belle,
Le chien de son berger veilloit sur son troupeau.
Tyrcis, au même instant, arrive aussi près d'elle.
A la bergère il venoit proposer
Des fleurs, des fruits, une chanson nouvelle,
Et tout cela pour un baiser.
Il s'approche sans bruit. Sur la bouche fleurie
Que Nise, sans défense, expose à son desir,
Qu'un baiser seroit doux et facile à cueillir!
Une molle fraîcheur règne dans la prairie;
L'ombre déjà descend du haut des monts :
Quels témoins craindroit-il? son chien et des moutons?
Tout sollicite ou sert sa douce envie.
Mais Nise dort d'un sommeil si léger!
S'il l'éveilloit!.... Et puis, pour un tendre berger,
Est-ce un plaisir bien pur, celui que son amie
Lui donne, sans le partager?
Tandis que sa bouche incertaine
N'ose s'abandonner à ses desirs brûlans,
Tristes, mourans de soif, les moutons haletans,
Vont, d'un pied dédaigneux foulant la verte plaine,
Et fixant *tous sur lui des* regards languissans.

Tyrcis le voit, et soudain il s'élance :
Le baiser, au retour, sera ma récompense,
Dit-il ; et doucement rassemblant le troupeau,
D'un regard à son chien il impose silence,
Et conduit les moutons au plus prochain ruisseau.
Le voilà de retour, et Nise encor sommeille.
Plus hardi, cette fois, il prend un baiser, fuit,
Se cache en des buissons ; Nise enfin se réveille,
Honteuse, on l'imagine, il étoit déjà nuit.
Elle part aussi-tôt, et, dans sa pannetière,
Ne voit point un bouquet caché par son amant,
Qui, pas à pas, la suit secrètement.
Hélas ! d'autres pensers agitent la bergère ;
Sa longue absence aura fâché sa mère,
Et son troupeau meurt de soif sûrement.
Mais au premier ruisseau, dieux ! quelle est sa surprise
Aucun de ses moutons ne s'approche du bord.
Dans son effroi, la pauvre Nise
Croit tout son troupeau déjà mort.
Elle rentre au hameau, le cœur plein de tristesse.
Eh ! comment à sa mère apprendre ce malheur ?
Dans son veuvage, hélas ! c'est toute sa richesse ;
Faut-il, d'un trait mortel, lui déchirer le cœur,
Aux derniers jours de sa vieillesse ?
Le berger voit son embarras,
Veut en jouir encore. Au parc, dans sa chaumière,
Il la voit tour à tour porter ses tristes pas,
Caresser ses moutons, les serrer dans ses bras,

Et mille fois aux dieux adresser sa prière.
Mais tout-à-coup Nise apperçoit Tyrcis.
Elle vole en son sein, et, le baignant de larmes,
Veut lui conter ses funestes alarmes;
Il l'interrompt par un souris.
Un souris! juste Ciel! A ce trait, la bergère
Croit qu'il insulte à son malheur.
Ce dernier coup manquoit à sa misère,
Ce dernier coup a comblé sa douleur.
Tyrcis veut se défendre. Eh! que peux-tu me dire?
Mon amant, d'un œil sec verroit-il mes regrets?
Y répondroit-il d'un sourire?
Non, tu ne m'aimes plus, tu ne m'aimas jamais,
Tu ne voulois que me séduire.
Et ce soir même aux champs m'es-tu venu trouver?
Nise voudroit poursuivre, et ne peut achever.
En vain aussi Tyrcis veut calmer la bergère.
Quelques mots cependant qu'en essuyant ses pleurs,
Nise entend, malgré sa colère,
Un coup-d'œil, par hasard, échappé sur les fleurs
Que recèle sa pannetière,
Lui font un peu soupçonner le mystère;
Un mot, un mot de plus dissipent ses douleurs.
Sans peine alors, de sa supercherie,
Le berger obtint le pardon:
Et quoique le chien l'eût trahie,
Nise, au hasard d'une autre perfidie,
Voulut encore en accepter le don.

IDYLLE XI.

LES PETITS ENFAN[S]

MYRTIL ET CHLOÉ.

Le jeune enfant Myrtil, un jour, dans la prairi[e]
Trouva sa jeune sœur. La jonquille et le thym
Se mêloient, sous ses doigts, à l'épine fleurie,
Et des pleurs cependant s'échappoient sur son se[in]
Ah! te voilà, Chloé! lui dit son frère :
Pour qui viens-tu former ces guirlandes de fleurs?
Mais qu'as-tu donc? qui fait couler tes pleurs
Tu penses, je le vois, à notre pauvre père.

CHLOÉ.

Hélas! Myrtil, son mal le tourmente si fort!
Il s'agite, il se frappe.

MYRTIL.

Il appelle la mort.
Moi, qu'il ne vit jamais sans me sourire,
J'ai voulu l'embrasser; ma sœur, dans son délire
Il m'a rejeté de ses bras;
Il ne me connoît plus : et sans ma mère, hélas!
Je crois qu'il alloit me maudire.

CHLOÉ.

O Ciel! un si bon père! il jouoit avec moi,

orsque ce mal cruel vint attaquer sa vie.
étois sur ses genoux. D'une voix affoiblie,
la fille, me dit-il, ma fille, lève-toi;
e me sens mal, très-mal. Une sueur soudaine
Couvrit son visage, il pâlit;
l me remit à terre; et foible, sans haleine,
algré tous mes secours, il eût bien de la peine
A traîner ses pas vers son lit.

MYRTIL.

Mon père, hélas! du mal qui te dévore,
Te verrons-nous long-temps souffrir?
A peine ai-je sept ans, je suis bien jeune encore;
Mais si tu meurs, je veux aussi mourir.

CHLOÉ.

Non, il ne mourra point, mon frère, je t'assure.
Nos parens, mille fois, nous ont dit que les dieux
Aimoient les vœux d'une ame pure.
A Pan, dieu des bergers, je vais porter mes vœux,
Je lui porte ces fleurs. Oui, d'un regard propice,
Il verra son autel embelli par ma main,
Et vois-tu là mon cher petit serin?
Je veux encore au dieu l'offrir en sacrifice.

MYRTIL.

Attends-moi donc, ma sœur, je reviens à l'instant.
Je vais des plus beaux fruits remplir ma pannetière;
Et le petit lapin que m'a donné ma mère,
Je veux aussi l'immoler au dieu Pan.
courut, et bientôt il revint auprès d'elle.

Tous deux alors, en se donnant la main,
Tournent leurs pas vers le coteau prochain.
Ils y trouvent le dieu sous la voûte éternelle
D'un vaste et ténébreux sapin.
Là, s'étant prosternés aux pieds de sa statue,
Ils adressent au dieu leur prière ingénue.

CHLOÉ.

O Pan! nous t'implorons, daigne nous secourir.
Toi qui sais tout, tu sais que notre père
Est, depuis bien des jours, en danger de mourir.
Je n'ai pas, dieu puissant, de grands dons à te fa
Ces fleurs sont tout mon bien, je viens te les of
Vois, à tes pieds, je pose ma guirlande.
J'aurois voulu, si j'eusse été plus grande,
En couronner ton front, en orner tes cheveux;
Mais je n'y puis atteindre. Accepte cette offrand
Et rends, dieu des bergers, rends un père à nos

MYRTIL.

Qu'avons-nous fait, hélas! pour te déplaire!
Car, en frappant notre malheureux père,
Je le vois bien, c'est nous que tu punis.
Pour t'appaiser, ô Pan! je t'apporte ces fruits:
Laisse à nos vœux désarmer ta colère.
Tout ce que nous avons, nous le tenons de toi.
Je t'aurois immolé ma chèvre la plus belle;
Mais elle est plus forte que moi.
Quand je serai plus grand, je t'en donne ma foi
Je t'en offrirai deux à la saison nouvelle.

CHLOÉ.

ens, voici mon oiseau. Vois, pour me consoler,
s tendres amitiés qu'il s'empresse à me faire.
r mon cou, sur mon sein, regarde-le voler :
Eh bien ! je vais..... je vais te l'immoler,
Pour que tu sauves notre père.

MYRTIL.

urne aussi tes regards sur mon petit lapin.
is, je l'appelle, il vient. Il croit qu'à l'ordinaire,
voudrois lui donner à manger dans ma main;
Mais non, je vais te l'immoler soudain,
Pour que tu sauves notre père.

s petits bras tremblans l'alloient déjà saisir,
Sa sœur l'imitoit en silence;
Lorsqu'une voix : « Aux vœux de l'innocence,
Les dieux se laissent attendrir.
n, ils n'exigent point ces cruels sacrifices,
rdez, mes chers amis, ce qui fait vos délices;
tre père n'est plus en danger de mourir. »

santé, dès ce jour, fut rendue à Pélage.
uvé par ses enfans, ce jour même, avec eux,
dieu conservateur il courut rendre hommage.
vit ses petits-fils peupler son héritage,
de ses petits-fils vit encor les neveux.

IDYLLE XII.

LES DELICES DE L'HYME

CHLOÉ, CÉPHISE ET LYCORIS.

Sous un tilleul dont les rameaux fleuris,
Étroitement enlaçoient leur feuillage,
Chloé, Céphise et Lycoris
Goûtoient le charme de l'ombrage.
Des parfums du matin la suave fraîcheur,
Le calme au loin répandu sur les plaines,
L'instinct voluptueux qui porte un jeune cœur
A chanter ses plaisirs, comme à pleurer ses peines
D'un tendre épanchement inspiroient la douceur.
Pour moi, près de ces lieux, pour rêver à Zémire
Conduit en secret par l'Amour,
Je l'entendis, je vais vous le redire,
Ce que leurs voix chantèrent tour-à-tour.

CHLOÉ.

Du repos de l'indifférence
Que mon cœur se plaît à jouir!
L'amour à ma simple innocence
Ne coûta jamais un soupir.
D'un jeune berger, sans rougir,
Mon front supporte la présence.
Lâches flatteurs, cessez vos chants;

Que gagnez-vous à me le dire ?
J'ai vu, dans ces flots transparens,
Tout le charme de mon sourire.
Mieux que vous, l'écho, de ma voix,
Me peint la flexible justesse.
Je sais que des nymphes des bois
Ma taille égale la souplesse,
Mon ombre me l'a dit cent fois.
Telle qu'une biche légère,
Qu'on voit bondir sur les coteaux,
Laissez-moi, folâtre bergère,
Dans les fêtes de nos hameaux,
Fouler, en dansant, la fougère.

CÉPHISE.

Jadis, Chloé, sans amour, comme toi,
Par ma gaîté j'excitois mes compagnes :
Un imposteur vint surprendre ma foi,
Et dès ce jour, hélas ! de nos campagnes,
Tous les plaisirs furent perdus pour moi.
Au sein joyeux du cercle de la danse,
J'entre aujourd'hui les yeux chargés de pleurs.
Mon pied distrait rompt cent fois la cadence.
Mon sein brûlant sèche mes nœuds de fleurs.
Et quand la nuit, sur la nature entière,
Du frais sommeil disperse les pavots,
J'implore en vain les douceurs du repos,
Je me désole en mon lit solitaire,
Et le matin n'adoucit point mes maux.

LYCORIS.

Heureux jour où l'Hymen, du sein de ma fam
Me conduisit, Zulmis, dans tes bras caressan
Hymen! dieu bienfaiteur! Eh! d'une jeune fil
A quoi servent sans toi les charmes ravissans
Telle est la fleur stérile éparse dans nos cha
Sur sa tige superbe un moment elle brille,
Puis meurt sans rejetons pour un second prin
En de frivoles jeux perdrois-je mon bel âge ?
La main du Temps, si lente à former la beau
Souvent, d'un trait rapide, efface son ouvrag
Ah! lorsque les ennuis en sont le seul partag
Qu'on doit bien déplorer sa triste liberté!
Pour nous, dès notre enfance unis par la ten
Nous nous aimons, Zulmis, pour nous aime
Le Temps peut de sa faux trancher notre jeu
La mort, la seule mort finira nos amours.

CHLOÉ.

Que Lycoris se croie heureuse!
Hymen, Hymen, va, je connois,
Je connois ta douceur trompeuse,
Tes plaisirs semés de regrets.
Et crois-tu que de tels bienfaits,
D'une insouciance joyeuse,
Puissent balancer les attraits ?
Quoi! de mes jours livrant l'empire
Aux mains d'un tyran orgueilleux,
De ses loix dépendroient mes vœux,

Et mon bonheur de son sourire!
Cet esclave à mes pieds soumis,
J'irois me le donner pour maître!
Pardonne, Hymen, ce fier mépris.
Tes plaisirs sont charmans peut-être,
Mais ils sont trop chers à ce prix.

CÉPHISE.

Vous qui du Ciel reçûtes un cœur tendre,
Ah! de l'amour craignez, craignez les feux;
Étouffez bien le soupir amoureux
Qu'un faux langage est prêt à vous surprendre.
Pour attirer l'imprudent voyageur,
Telle on entend une hyène perfide
Remplir les bois de longs cris de douleur.
Las! à Daphnis qui n'eût donné son cœur?
Je le croyois si tendre, si timide!
Son jeune front peignoit tant de candeur!
Il m'a trompée, ô dieux! dans ma foiblesse,
Je l'aime encore; et lui, sans s'attendrir,
Il voit sécher la fleur de ma jeunesse.
Le traître! au sein d'une heureuse maîtresse,
Qui le croiroit! je l'entends s'applaudir
D'avoir séduit ma crédule tendresse.

LYCORIS.

Dieux! de quels doux plaisirs s'enivrent deux époux,
Dont l'amour a formé la chaîne fortunée!
Quel spectacle enchanteur de voir autour de nous
Les gages innocens d'un paisible hyménée,

D'une main caressante embrasser nos genoux
En formant aux vertus un cœur flexible et tendre
Quel plaisir de le voir répondre à ces doux soins !
Dans le tombeau sans doute un jour je dois descen
Mais je ne mourrai pas toute entière, et du moin
Mon fils de quelques fleurs viendra couvrir ma ce
Mon nom par ses enfans sans cesse répété,
A leurs derniers neveux passera d'âge en âge ;
Ils me béniront tous. Chloé, ta liberté
Vaut-elle les liens d'un si cher esclavage ?

CHLOÉ.

Ah ! si dans les jeux et les ris,
L'Hymen laissoit couler ma vie !

CÉPHISE.

Ah ! si l'Hymen, de mon ame flétrie,
Pouvoit bannir l'image de Daphnis !

Hymen les entendit. Jaloux de sa puissance,
Ce dieu leur fit sentir sa douce volupté.
De son berger, Céphise oublia l'inconstance,
Et Chloé, conservant son aimable gaîté,
Ne perdit que l'indifférence.

IDYLLE XIII.

LA PROMESSE TROP BIEN GARDÉE.

DAPHNIS ET PHYLLIS.

Au sein d'un doux sommeil, Daphnis, sous un feuillage,
Du midi bravoit les fureurs,
Lorsqu'il sentit un nuage de fleurs,
Qui, par flocons légers, voloit sur son visage.
Il ouvre un peu les yeux, et sur l'herbe, à deux pas,
Il apperçoit Phyllis qui lui tendoit les bras.
S'il voulut s'y jeter, c'est chose vaine à dire;
Mais des fleurs l'enchaînoient, il le voulut en vain.
Et voilà que Phyllis se mit si fort à rire,
Que son bouquet s'échappa de son sein.
Ah! méchante, dit-il, tu ris; mais de ma chaîne,
Dans un moment, je vais me dégager,
Et tu verras si je sais me venger.
Il eut beau se débattre, il y perdit sa peine.
Te venger? dit Phyllis; oui, si je romps tes nœuds;
Mais si je le faisois, ça voyons, et pour cause,
Dis, comment prétends-tu te venger? — Oh! je veux
Te donner tant de baisers amoureux,
Que ta joue en sera rouge comme une rose.
— Oui-dà! si c'est ainsi, tenez, mon cher Daphnis,

Riez, pleurez, mettez-vous en colère,
Point ne vous délirai, que ne m'ayez promis
De ne point m'embrasser pendant une heure entièı
—Phyllis, comment veux-tu?.. Phyllis s'obstine.—Eh bi
Soit, pas un seul baiser. Phyllis alors s'empresse
De rompre ses nœuds : le moyen!
Disoit-elle tout bas, qu'il tienne sa promesse!
Mais lui, pour se venger, contraignit son desir.
Sans l'embrasser, il reste assis près d'elle.
Un moment passe, et deux. On hasarde un soupir;
Puis un coup-d'œil, puis un mot. Le rebelle
Voit, entend tout cela sans se laisser fléchir.
Daphnis, dit-elle enfin, l'heure est, je crois, passée.
A peine est-elle commencée,
Répondit-il. Phyllis sourit,
Non toutefois sans un secret dépit.
Elle attend; mais bientôt, d'un air d'impatience,
Oh! sûrement l'heure vient de passer.
—Y penses-tu?—Qu'importe? Allons, plus de vengean
Comment as-tu donc fait pour ne pas m'embrasser?
Dans ses mains aussi-tôt la belle, avec adresse,
Cache à demi son front. Le berger triomphant
Par cent baisers alors satisfait sa tendresse.
Il gagnoit de bien peu. Las! encore un moment,
L'Amour emportoit sa promesse.

IDYLLE XIV.

L'ESPÉRANCE.

vieillard LAMON, LYSIS, ét SA FEMME, *tenant son fils à la mamelle.*

LAMON.

mis, quel désespoir est peint sur vos visages !
rquoi fouler aux pieds vos naissantes moissons ?

LYSIS.

Laisse-nous fuir ces odieux rivages.

LAMON.

i! lorsque par vos soins ces champs rendus féconds...

LYSIS.

ne sont-ils encor rongés d'herbes sauvages !

LA FEMME.

O cher époux ! enchaînés à tes pas,
ı fils et moi toujours nous suivrons notre père.
Mais cependant pourquoi fuir ta chaumière ?
nd le sort nous poursuit, quel autre asyle, hélas !
S'ouvriroit à notre misère ?

LYSIS.

désert, ou la mort. Ces infâmes bourreaux !
A quel excès ils portoient la furie ! ..
Dans leur avare barbarie,

Ils m'auroient arraché jusqu'à ces vils lambeaux.

LAMON.

La paix fleurit sur cette heureuse terre,
Et tu parles de ravisseurs ?

LYSIS.

Ah ! Lamon, non, jamais la guerre
N'enfanta de telles horreurs.
Tu sais quel ciel brûlant a dévoré nos plaines.
Filles d'un sol ingrat, mes débiles moissons,
Respirant du midi les impures haleines,
De germes avortés ont couvert leurs sillons,
Tandis qu'un sol heureux voyoit fleurir les tiennes.
Et parce que la terre a trompé mes travaux,
Parce que, dans l'horreur d'une affreuse indigence
Je n'ai pu satisfaire à d'accablans impôts
Sans pitié pour mon impuissance,
Ils sont venus, Lamon..... peins-toi ces scélérats,
Sur nos murs dépouillés roulant un œil farouche,
Meurtrissant mon épouse arrachée à mes bras,
Et nous ravissant notre couche.
Arrêtés par la loi dans leur cruel larcin,
Ces monstres à regret nous laissent nos charrues.
Ont-ils cru qu'épuisé de douleur et de faim,
Pour assouvir d'exécrables sangsues,
J'irois d'un champ maudit creuser encor le sein ?
S'ils pensent que la vie ait pour nous tant de charme
Qu'ils viennent essayer nos pénibles labeurs !
O sillons trop long-temps baignés de mes sueurs,

Vous ne boirez plus, que mes larmes !

LAMON.

Dieu ! se peut-il ? quoi, sans être attendris,
Des humains dépouillent leur frère ?

LA FEMME.

Eux touchés de notre misère,
Eux qui m'ont enlevé le berceau de mon fils ?

LYSIS, *prenant son fils d'entre les bras de sa femme, et le pressant contre son cœur,*

Malheureux fruit de nos tendresses,
Falloit-il naître, hélas ! pour un si triste sort ?
De tes bras innocens d'où vient que tu me presses ?
(*Le détournant de lui.*)
Finis ces touchantes caresses,
Tu ne sais pas les vœux que je fais pour ta mort !

LA FEMME, *reprenant son fils.*

Barbare ! qu'as-tu dit ?

LYSIS.

Oui, plût au Ciel....

LA FEMME.

Arrête.

LYSIS.

Crois-tu que mon enfant me soit moins cher qu'à toi ?
Tu veux qu'il vive, et, réponds-moi,
Dis, sais-tu seulement où reposer sa tête ?
Tu veux qu'il vive ; et dans ton sein,
Trouvera-t-il un lait que va tarir la faim ?
Le fais-tu donc un jeu des prières humaines,

Dieu, qu'on peint si sensible au cri de nos douleurs ?
Je demandois un fils pour soulager mes peines ;
Et tu me l'as donné pour combler mes malheurs !

LAMON.

Modère, mon ami, cette douleur amère.
Puisque le Ciel épargna mes moissons,
Viens, je n'ai point d'enfans, je veux être ton père,
Toi, ta femme et ton fils, venez dans ma chaumière,
Venez, le peu que j'ai nous le partagerons.

LA FEMME.

Quoi! bienfaisant vieillard, quand tout nous abandonne.

LYSIS.

Moi, j'irois abuser de ses dons généreux ?

LAMON.

Viens, ne crains point, nous serons tous heureux.
L'ami du laboureur est assis près du trône.

LYSIS.

Ciel ! qu'entends-je ?

LAMON.

Oui, Lysis, l'ami du laboureur.
Grace te soit rendue, ô notre jeune prince,
Pour le choix bienfaisant qu'a su former ton cœur !
Turgot faisoit fleurir une vaste province,
Tu veux que tout l'État lui doive son bonheur.
Vois déjà de quel zèle il suit ce noble ouvrage !
Sourd aux clameurs de ses vils ennemis,
Soutiens de ton pouvoir son généreux courage.
Liberté pour nos champs ! Ce don est le seul gage

De tous les biens qu'il t'a promis.
Oui, si ton cœur, touché de nos misères,
Veut rendre à nos hameaux la richesse et la paix,
Si jusques à ce jour le plus tendre des pères,
Tu veux toujours répondre à tes premiers bienfaits,
Donne, donne à Turgot ta pleine confiance.
Vois comme les méchans en ont déjà pâli.

LYSIS.

Quoi! nous verrions encor refleurir l'abondance!

LAMON.

Comment se refuser cette douce espérance?
Henri vient de renaître, il retrouve Sully.

IDYLLE XV.

L'ORAGE FAVORABLE.

Pourquoi prendre, ô Thémire, un maintien si sévère?
Puisqu'on ne peut risquer, sans te déplaire,
Un mot, un petit mot, le moindre mot d'amour,
Las! il faut bien que j'apprenne à me taire.
Mais vois quelles vapeurs obscurcissent le jour,
Entends de toutes parts les Autans, sur nos têtes,
Assembler à grand bruit tempêtes sur tempêtes.
Si tu veux au bercail ramener ton troupeau,
Je viens t'offrir de le conduire,
Aux accords de mon chalumeau.
Tu ris de mes craintes, Thémire,
Ne tardons point, crois-moi, de rentrer au hameau.
Vois les vents échappés des flancs de ces montagnes,
Renverser les épis dans le creux des sillons,
Et jusqu'aux cieux pousser, en tourbillons,
Le sable épars sur les campagnes,
Ce bruissement sourd de la sombre forêt,
Ces nuages obscurs fondant en large pluie,
Ces longs cris des oiseaux, et leur vol inquiet,
Ces fleurs laissant tomber leur couronne flétrie,
Tout me présage. Eh bien! dieux! quels affreux éclairs!

On croiroit voir, sous les coups du tonnerre,
S'écrouler la voûte des airs,
Et les cieux s'engloutir dans les flancs de la terre.
Tu cours. Il n'est plus temps. Viens. Où vas-tu? Suis-moi.
Ton chien, sous ce rocher, nous découvre un asyle.
Suivons-le. Tu pâlis? Thémire, sois tranquille,
Sans te parler d'amour, j'y serai près de toi.
Ce lieu, de deux amans fut souvent la retraite.
Qu'il vit de doux larcins et de tendres faveurs!
Il va n'être témoin que d'une ardeur discrète.
Hélas! il ne verra que d'injustes rigueurs.
Quel berger cependant plus fidèle ou plus tendre,
Mérita mieux.... Mais non, non, cachons mon tourment.
Thémire, tu croirois que je veux te surprendre.
Pourtant si tu voulois, si tu voulois m'entendre!
Quand pourrois-je trouver un plus heureux moment?....
Mais quoi! dans ta frayeur, tremblante et sans haleine,
Comme si tu craignois que je pusse te fuir,
Tu serres ma main dans la tienne,
Pour tâcher de me retenir?
Connois-toi donc, Thémire. Est-ce par la contrainte
Que l'on s'enchaîne à tes genoux?
Moi te fuir? de mon sort un dieu seroit jaloux.
Mais ce bonheur, hélas! je le dois à la crainte.
Thémire, ah! si c'étoit un sentiment plus doux!
Laisse-moi m'abuser. Cette erreur m'est si chère!
Quoi! sur tes fiers dédains je m'étois donc mépris?
Cet air froid qui me désespère,

La pudeur te le donne et non pas le mépris.
Tu ne me réponds rien, cruelle, est-ce le prix
Dont tu devrois.... Mais quoi ! tu baisses ta paupi
Ta rougeur.... un soupir.... Thémire, tu souris.
Ah ! c'est m'en dire assez, oui, j'entends ce langag
Et toi qui de mes maux devois finir le cours,
Redouble tes fureurs, ô bienfaisant orage,
Voici le plus beau de mes jours.

IDYLLE XVI.

LES BERGÈRES AU BAIN.

IRIS ET ÉGLÉ.

ÉGLÉ.

Quoique penché vers l'horizon,
Le soleil de ses feux dévore le bocage.
Veux-tu m'en croire, Iris ? allons sur ce rivage ;
Parmi des touffes de gazon,
Nous pourrons y goûter la fraîcheur de l'ombrage.

IRIS.

Allons, allons, Églé, je suis tes pas.
Avance encore un peu. Ces bouquets de lilas
Me retombent sur le visage.

ÉGLÉ.

Nous sommes bien ici. Dieux ! quel ruisseau charmant !
On voit jusqu'au fond de son onde.
Écoute, Iris, l'air est brûlant,
La source n'est pas bien profonde,
Plongeons-nous dans ses eaux jusqu'au sein seulement.

IRIS.

Et si l'on vient ! tu sais que je suis si craintive !

ÉGLÉ.

Aucun berger ne sait notre dessein,

Aucun sentier ne mène à cette rive ;
Ce feuillage, entr'ouvert par un zéphyr badin,
Ne laisse entrer qu'une lueur furtive,
Et puis se referme soudain.

IRIS.

Ta confiance me rassure,
Si tu l'oses, Églé, je puis l'oser, vraiment.

Elles ont dit. Leur dernier vêtement
Déjà tombe sur la verdure,
Les flots déjà, d'une fraîche ceinture,
Embrassent leur corps frémissant.
Long-temps ces flots caressent chaque belle ;
Églé parmi des joncs allant enfin s'asseoir :
Qu'allons-nous faire, Iris ? Ça, lui dit-elle,
Pour passer le temps jusqu'au soir,
Si nous chantions quelque chanson nouvelle ?

IRIS.

Y penses-tu ? chanter ! le beau projet !
Dans le bosquet voisin veux-tu te faire entendre ?

ÉGLÉ.

Ah ! je n'y songeois plus.

IRIS.

Pour nous faire surprendr
Par quelque berger indiscret ?

ÉGLÉ.

Eh bien ! parlons tout-bas. Sais-tu ce qu'il faut faire ?
Conte-moi quelque histoire, une histoire d'amour.

Tu raconteras la première,
J'en dirai quelqu'autre à mon tour.

IRIS.

J'en sais bien une assez jolie,
ais.....

ÉGLÉ.

Crois que ce feuillage est moins discret que moi.

IRIS.

h! pour celle-ci, non. C'en est une autre.

ÉGLÉ.

Eh quoi!
Te cacher de ta bonne amie?
Ai-je un penser qui ne soit pas à toi?

IRIS.

donc, écarte un peu les branches de ce saule,
ce coteau lointain vois-tu bien le sommet?
ce vieux cerisier?.... Mais ne suis-je pas folle?
Te dire mon plus grand secret?

ÉGLÉ.

crains-tu?

IRIS.

Je ne sais, et cependant je n'ose.

ÉGLÉ.

Les jeunes filles, dans le bain,
Se cachent-elles quelque chose?

IRIS.

st vrai, mais.....

ÉGLÉ

L'histoire étoit en si bon train

IRIS.

Une autre fois peut-être.....

ÉGLÉ.

Eh ! bons dieux ! quel mystè

Veux-tu la dire ou non ?.... Ne veux-tu pas ?... Eh bi

Va, garde ton secret, je garderai le mien.

J'avois aussi des aveux à te faire ;

Mais tu n'en sauras jamais rien.

IRIS.

Tu me diras donc tout ? Que tu deviens pressante !

Allons, embrassons-nous. Du coteau que tu vois,

Hier au soir, Églé, je remontois la pente,

J'entends mon nom chanté par une douce voix,

Et la chanson étoit charmante.

Confuse, je m'arrête ; et, non pas sans rougir,

Je parcours d'un regard tout ce qui m'environne ;

Mais j'ai beau regarder, je n'apperçois personne.

J'avance..... vers mes pas la voix semble venir.

J'avance encor ; la voix vient du côté contraire.

C'étoit du *cerisier*, Églé, qu'elle partoit,

Et je l'avois passé. La chanson me nommoit ;

Mais Iris est le nom de mainte autre bergère :

Si ce n'étoit pas moi !.... Dis, que devois-je faire ?

Les yeux baissés et l'esprit inquiet,

Je gagne à pas lents ma chaumière.

Sur l'arbre cependant tu crois bien que parfois,

Je portai l'œil ; mais j'étois si troublée,
Que je ne pus y voir personne. Enfin la voix
Se tut. Et, l'avoûrai-je ?.... Ah ! j'en fus désolée.

ÉGLÉ.

Oui, mais le lendemain.....

IRIS.

Dis, la nuit même.

ÉGLÉ.

Bon !

IRIS.

Écoute. Dans ma couche à peine suis-je entrée,
J'entends la même voix et la même chanson,
Les mêmes que dans la soirée.
Tu ris ? Ce n'est pas tout. Le flambeau de la nuit
Versoit sur notre toit sa paisible lumière.
Je vois (l'ombre en venoit jusqu'au pied de mon lit),
Je vois à ma fenêtre un berger qui, sans bruit,
Y suspend en festons sa guirlande légère.
Je crus que mon esprit, par un rêve égaré,
Se formoit à plaisir ce gracieux mensonge.
Aussi, quand le berger dut s'être retiré,
(Ne falloit-il pas voir si ce n'étoit qu'un songe ?)
Je me lève, je vais, j'ouvre.... Dieux ! sous ma main,
Je trouve, dans une corbeille,
Des fruits, Églé, d'un goût si fin,
Puis une rose si vermeille !

ÉGLÉ.

Et sais-tu quel berger ?....

IRIS.

Oh ! oui : car cette fois,
Je ne me trompe point, j'ai reconnu sa voix.

ÉGLÉ.

Et son nom ?

IRIS.

Oh ! voilà ce qu'on ne peut te dire.

ÉGLÉ.

Non, non, ne me dis point que c'étoit Sylvanire.

IRIS.

Qui ! ton frère ?

ÉGLÉ.

Oui, lui-même. Ah ! je vois maintena
Pourquoi de sa corbeille il soignoit tant l'ouvrage.
Moi, qui me promettois un si joli présent !
Il en a fait sans doute un bien meilleur usage.

IRIS.

Qui te dit que c'est lui ?

ÉGLÉ.

Qui ? ta vive rougeur,
Et tes regards baissés ; tout trahit le mystère.
Tu te caches, Iris ? Est-ce un si grand malheur ?
Mon frère t'aime.... Eh bien ! aime mon frère ;
Je te chéris déjà comme ma sœur.

IRIS.

Oui, mais il ne faut point lui dire que je l'aime.
Un berger, à notre air, assez tôt le onnoît.

ÉGLÉ.

J'ai peur de garder ton secret,
Bien mieux encore que toi-même.
Mais puisque c'est à moi de parler à mon tour,
Tu sais qu'à la moisson, Lycas, de sa naissance,
Par un festin joyeux solemnisa le jour.
Myrtil y vint, Myrtil, tel qu'on nous peint l'Amour.
Tous les deux, par hasard, nous ouvrîmes la danse.
Dieux! de quel pied léger... Mais, écoutons... j'entends...
Un grand bruit....

IRIS.

Que seroit-ce?

ÉGLÉ.

Il redouble, il approche.

IRIS.

O Nymphes, sauvez-nous!

ÉGLÉ.

Prenons nos vêtemens,
Enfuyons-nous sous cette roche.

L'une et l'autre soudain fuit comme un passereau,
Qu'un vorace épervier poursuit à tire-d'ailes.
Et ce n'étoit qu'un faon, aussi timide qu'elles,
Qui venoit se baigner dans le même ruisseau.

IDYLLE XVII.

LE TORRENT.

Orgueilleux enfant de l'orage,
Dans tes flots, rapide torrent,
Ouvre-moi, de grace, un passage ;
Je vole à Chloris qui m'attend.
Chloris, au lever de l'aurore,
Doit se rendre sur ces coteaux ;
Tu vois quel ennui me dévore,
Et tu sembles grossir encore
Le courant fougueux de tes eaux !
Ai-je mérité ta colère,
Sur tes bords, moi, qui, tous les jours,
Prends soin d'amener ma bergère ?
Au bruit de ton onde légère,
Moi, qui viens chanter mes amours ?
Fiers de leur antique mémoire,
Si déjà cent fleuves féconds
Deviennent jaloux de ta gloire,
Tu ne le dois qu'à mes chansons.
Lorsque l'été, dans nos bocages,
Verse ses bouillantes ardeurs,
Si tes nymphes, sur leurs rivages,
Du sommeil goûtent les douceurs,

Elles me doivent ces ombrages.
Un moment suspends tes fureurs.
Hier à peine, de ta source,
Tu coulois, timide ruisseau :
Détaché d'un humble arbrisseau,
Un feuillage eût borné ta course.
Aujourd'hui, torrent orageux,
Tu répands l'effroi sur tes traces ;
Dans ces champs témoins de nos jeux,
Tu roules tes flots écumeux,
Ma voix te conjure, et tu passes.
Eh bien ! hâte-toi de jouir
De cette grandeur étrangère ;
Telle qu'une ombre mensongère,
Tu vas la voir s'évanouir.
Et moi, sur ta rive honteuse,
D'un seul pas franchissant ton lit,
Je te verrai, dans ton dépit,
Ne traîner qu'une onde bourbeuse
Jusqu'au fleuve qui t'engloutit.

IDYLLE XVIII.

LE PETIT BERGER BIENFAISANT

LYCAS ET MYRTIL.

Pour réchauffer les glaces de son âge,
Aux feux naissans du jour, devant son toit assis,
Lycas vit, près de lui, Myrtil, son petit-fils.
Myrtil comptoit déjà le dixième feuillage,
Et du vieillard les regards attendris,
Parmi ses traits naïfs retrouvoient son image.
Il le prit dans ses bras, et lui parlant des dieux,
De son petit troupeau, des jeux de son enfance,
Des plaisirs qu'aux bons cœurs donne la bienfaisance,
Il vit, à ce discours, des pleurs baigner ses yeux.
Tu pleures ? lui dit-il. Ce que tu viens d'entendre,
Jusqu'à ce point, mon fils, n'émeut pas seul ton cœur.
Non, il est agité d'un sentiment plus tendre,
Laisse-m'en avec toi partager la douceur.
Myrtil vouloit sécher ses larmes,
Elles couloient toujours. — Mon père, ah ! je sens bien.
Oui, je le sens, rien n'est si plein de charmes,
Que de pouvoir faire du bien.
Mais pourquoi donc, Myrtil, détournes-tu la vue ?
Tes pleurs redoublent. Autrefois,
Tu m'aurois laissé lire en ton ame ingénue ;

Tu ne m'aimes plus, je le vois.
— Qui, moi, ne plus t'aimer! le croirois-tu, mon père?
Eh bien! tu sauras tout; je vais te l'avouer.
Si je le fais, au moins, ce n'est que pour te plaire.
Tu me l'as dit souvent : du bien qu'on a pu faire,
Doit-on être jaloux de s'entendre louer?
Ma plus jeune brebis, hier, pendant l'orage,
S'étoit perdue au fond du bois,
J'allois pour la chercher. D'une roche sauvage,
J'entends de loin sortir une tremblante voix.
Je m'approche, c'étoit un vieillard de ton âge.
Il portoit sur son dos un fardeau bien pesant,
Qu'il fit glisser à terre en soupirant.
Quel sort cruel! dit-il après un court silence;
N'aurai-je donc jamais un moment de repos?
Faut-il, quand l'homme oisif nage dans l'abondance,
D'un vil pain de douleur voir payer mes travaux?
Aux ardeurs du midi, sur la terre embrasée,
Errant, accablé de ce faix,
Je trouve enfin, je trouve ce lieu frais,
Mais rien pour réparer ma vigueur épuisée.
Mon toit est loin encore, et fût-il proche, hélas!
Mes genoux chancelans sous le poids qui m'accable,
Ne sauroient plus me traîner à cent pas.
Pourtant contre les dieux je ne murmure pas,
Ils m'ont tendu toujours une main secourable.
Il dit, et sur son faix il s'étend. Moi soudain
Je vole ici. Sans rien dire à ma mère,

Je prends des fruits nouveaux, du lait frais et du pair
Et cours soulager sa misère.
Il reposoit. Sans bruit j'entre sous le rocher.
Je pose auprès de lui ma coupe et ma corbeille,
Et parmi des buissons je m'en vais me cacher.
Une heure passe, il se réveille.
Que le sommeil, dit-il, est un dieu bienfaisant!
Le soir s'avance, allons. Quittons cette retraite.
Et reprenant son faix : Dieux! comme il est pesant!
Mais n'a-t-il pas servi pour reposer ma tête?
Peut-être que les dieux voudront guider mes pas.
Je puis, dans ces déserts, trouver une chaumière.
A ses côtés alors il voit ma pannetière,
Et son fardeau retombe de ses bras.
Malheureux que je suis! quel est ce vain mensonge
Qui m'égare dans mon sommeil?
Je rêve encore. A mon réveil,
Tout va fuir : mais non, non : non, ce n'est point un son
Il prend du lait, des fruits. O mortel généreux,
Qui te plais à cacher ta noble bienfaisance,
Reçois le doux transport de ma reconnoissance!
Que ne puis-je te voir et t'embrasser! Grands dieux
Sur lui, sur tous les siens, répandez l'abondance.
Je suis rassasié, mais j'emporte ces fruits.
Je veux que mes enfans, ma femme, s'en nourrissent
Qu'en une voix, ce soir, tous nos cœurs réunis
Chantent mon bienfaiteur, le chantent, le bénissent.
Il se lève à ces mots. Prompt à le devancer,

travers les buissons je cours dans la prairie ,
m'assieds en un lieu qu'il devoit traverser.
m'apperçoit. Mon fils , viens , dis-moi , je te prie ,
Aurois-tu vu quelqu'un passer ?
n , dis-je , bon vieillard. Mais d'où viens-tu ? sans doute
Tu t'es égaré dans ta route.
Oui , mon ami , j'allois au village prochain.
ranger dans ces lieux , je ne les puis connoître.
croyois par ce bois abréger mon chemin ,
is il est si désert , que sans un dieu peut-être ,
serois déjà mort et de soif et de faim.
bien ! à ce village allons que je te mène ,
dis-je ; sur mon bras appuie un peu ta main ,
Pour me suivre avec moins de peine.
'étois assez fort , je prendrois ton fardeau ;
je le conduisis jusqu'au prochain hameau.
l'as voulu savoir , eh bien ! voilà , mon père ,
qui de joie encor me fait tout tressaillir.
Ce que j'ai fait ne coûtoit rien à faire ,
u savois pourtant combien j'ai de plaisir
voir de ce pauvre homme adouci la misère !
e suis si content pour si peu , dieux ! combien
it être heureux celui qui fait beaucoup de bien !

sort peut maintenant me ravir la lumière ,
Lycas , sur son cœur pressant son petit-fils ;
Lorsque mes jours seront finis ,
bienfaisance encor vivra dans ma chaumière.

IDYLLE XI

LE PRESAGE.

MYSIS ET HYLA

MYSIS.

DANS le bosquet du temple de l'Amo
J'étois allé consacrer une offrande ;
C'est ce panier, Hylas, que tu vis l'autre jo
Je l'attachai, du bout de ma guirlande,
Au plus beau myrte d'alentour.
Hier, dans le bosquet allant joindre Céphi
Je voulus revoir mon panier.
O mon ami, quelle douce surprise !
J'apperçois sur l'anse un ramier.
Il roucouloit. J'approche. Il fuit à ma prése
Dans mon panier je trouve un nid char
Ils étoient deux petits. Nés depuis un mon
Ils chantoient déjà leur naissance.
La mère, de son aile, ardente à les couvri
Sembloit me dire en un touchant langag
Te plairois-tu, berger, à nous faire souffi
Berger, ne trouble point un paisible ména
Attendri, je m'éloigne, et le père inquiet
Qui voloit tout autour de feuillage en feuilla

· le bord du panier retombe comme un trait.
e sa compagne et lui, par de vives caresses,
S'exprimoient leurs transports joyeux !
Et moi qui sentois tous leurs feux,
Je jouissois de leurs tendresses.
Or maintenant, toi, qu'un profond savoir
ad depuis vingt moissons l'oracle du village,
Veux-tu m'expliquer ce présage ?
elle espérance, Hylas, en dois-je concevoir ?

HYLAS.

e ta bergère et toi, dans une paix profonde,
Vous allez couler d'heureux jours ;
Et que de Lucine féconde,
Vous verrez bénir vos amours.

MYSIS.

uel présage heureux ta sagesse m'annonce !
les dieux immortels ! je l'expliquois ainsi.
ɜu, prends ce chevreau. Céphise est près d'ici,
va mieux encor me payer ta réponse.

IDYLLE XX.

LA TEMPÊTE.

LYCAS ET PALÉMON.

Un silence effrayant s'étendoit dans les airs.
Tels que des monts altiers, de ténébreux nuages,
S'élevant pesamment de l'abîme des mers,
Sur l'horizon obscur entassoient les orages.
Les bergers, à grands pas, regagnoient les hameaux.
Seuls, du haut d'un rocher, dont la cime hardie
En demi-voûte au loin s'élançoit sur les flots,
Lycas et Palémon laissant fuir leurs troupeaux,
De l'orage naissant attendoient la furie.
Que j'aime, dit Lycas, ces lugubres horreurs !
Dépouillés de leurs fruits, nos champs, du noir Borée
N'ont plus à craindre les fureurs,
Je ne sais quel transport surmontant mes terreurs,
Verse en mon ame une ivresse sacrée.
Quel spectacle imposant frappe déjà nos yeux !
L'orage dort encor dans un morne silence,
Mais qu'il s'éveillera d'un réveil furieux !
Si l'aspect d'un beau jour peint la bonté des dieux,
Qu'ils font dans la tempête éclater leur vengeance !

PALÉMON.

est pas nous au moins que poursuivent leurs coups,
ourroit leur déplaire en d'innocens asyles !
r nos troupeaux, rendre nos champs fertiles,
nt point des forfaits dignes de leur courroux.

LYCAS.

en ! restons ici. La foudre, sur nos têtes,
léjà retentir ses longs ébranlemens ;
Du fond de leurs sombres retraites,
ds-tu des troupeaux les sourds mugissemens ?
it tous déchaînés, les enfans des Tempêtes.
l'Olympe vomir un déluge de feux,
rbres fracassés vois se courber la cime,
flots combattus des vents séditieux,
chers escarpés s'élever jusqu'aux cieux,
énormes torrens, retomber dans l'abîme.

PALÉMON.

... un vaisseau, Lycas !.... A ces infortunés,
z, dieux immortels, sauvez du moins la vie.
ur eux, à grand bruit, la vague appesantie.....
es flots tournoyans ils roulent entraînés.....
ureux ! pourquoi fuir votre douce patrie ?
ouviez-vous en paix goûter un heureux sort,
iffronter des mers l'horrible précipice ?
où vous conduit une folle avarice,
cherchiez la richesse, et vous trouvez la mort.

LYCAS.

urs larmes, en vain, vos enfans solitaires

Arroseront les foyers paternels ;
En vain, dans leurs tendres
Iront-ils de Neptune embrasser les a
Il est fermé pour vous le tombeau d
Dieux ! si vous nous aimez, ne souffr
Que pour chercher comme eux une v
J'abandonne les champs où je pris la
Lorsque mon seul troupeau suffit à n

PALÉMON.

Viens, descendons, Lycas. Peut-être
Trouverons-nous leurs corps revomis
S'ils vivent, de leurs sens nous leur re
S'ils ne sont plus, de propices to
A leurs mânes plaintifs, sur l'inferna
Vont assurer un éternel repos.

Ils descendent soudain. Étendu sur l'
Un jeune homme y rendoit le soupir
Rien ne put ranimer son expirante ha
Son tombeau, de leurs mains, fut creu
Et lorsqu'ils y venoient, aux dieux du
Porter, en sa faveur, leurs vœux com
Des avares humains ils plaignoient le
Et reprenoient joyeux leurs travaux i

IDYLLE XXI.

LA CHANSON DE LA NUIT.

L'AMOUR connoît-il le repos ?
ı temps où le sommeil, d'une urne bienfaisante,
rse à tous les mortels l'oubli de leurs travaux,
phnis veilloit au seuil du toit de son amante,
Et sur la plaine, et dans les airs,
gnoit profondément un amoureux silence.
œbé, discret témoin, l'Écho des champs déserts,
Étoient seuls dans sa confidence.
À demi-voix, Daphnis chanta ces vers.

ı nuit livre au repos la nature épuisée ;
Phyllis ! du sommeil goûte en paix les douceurs,
elle qu'au sein d'un lis dont la fraîche rosée,
uand nul zéphyr encor ne balance les fleurs.

ous, songes des hameaux, des plus douces images,
ercez légèrement son esprit satisfait ;
'offrez à ses regards que de verts pâturages,
t de jeunes brebis plus blanches que leur lait.

ous un berceau de myrte, au sein d'une onde pure,
u'elle croie agiter ses membres frémissans ;
'andis que mille oiseaux, cachés dans la verdure,
n un joyeux concert unissent leurs accens.

Qu'un de vous à ses pieds daigne enfin me c
Elle ignore les maux qu'Amour me fait souf
Ah ! sur sa bouche alors puisse naître un so
Et de son cœur ému s'échapper un soupir

Ainsi chanta Daphnis. Puis d'une main lég
En longs festons, au toit de sa bergèr
Il suspendit la rose et le jasmin.
Bientôt de sa cabane il reprit le chemin.
Les doux songes de l'espérance,
Des heures de la nuit trompèrent la longu
Le jour alloit briller, joyeux il le devance
Vole au toit de Phyllis, la cherche, à sa pré
Voit son front s'animer d'une vive rougeur
Il voulut lui parler, n'en eut point le coura
Mais il vit que des yeux la belle le suivit
Jusques au détour du bocage ;
Elle avoit entendu la chanson de la nuit.

IDYLLE XXII.

E SÉNATEUR DEVENU BERGER.

LEVÉ, dans Corinthe, aux suprêmes grandeurs,
Contre d'avides oppresseurs,
oclès avoit du peuple embrassé la défense ;
is, victime à son tour de leur lâche puissance,
ouillé de ses biens, privé de ses honneurs,
Banni des lieux de sa naissance,
vit relégué parmi d'humbles pasteurs.
ses concitoyens la noire ingratitude,
abla quelque temps son cœur navré d'ennuis.
onsumoit les jours, il consumoit les nuits,
A gémir dans la solitude.
nt seul un matin en son nouveau séjour,
ort le conduisit sur de hautes montagnes,
son œil, dans l'éclat des feux naissans du jour,
Embrassoit d'immenses campagnes.
sur des rochers, un torrent écumant
Précipitoit ses ondes en furie ;
de petits ruisseaux, sur la plaine fleurie,
S'enlaçoient amoureusement.
ent parfums divers les essences légères,
trésors étalés au penchant des coteaux,
hants de l'alégresse, aux rustiques travaux,

Animant les bergers auprès de leurs bergère
De mille voluptés à son ame étrangères,
Tout enivroit ses sens nouveaux.
Une extase silencieuse
Contint d'abord ses profonds sentimens
Mais n'en pouvant dompter la fougue impérie
Il laissa de sa bouche échapper ces accens :
Quels ravissans transports ! ô Nature, Natu
Que j'aime à contempler tes augustes beaut
Quel faste pompeux des cités
Égale ta simple parure ?
Pourquoi, dès ma naissance, arraché de ton
Te viens-je, hélas ! si tard, consacrer mon h
Tous mes biens désormais vont couler de ta
O loix profondes du destin !
Mon bonheur, des méchans va donc être l'o
Qu'ils ont été trompés dans leurs cruels desi
Je n'en veux point, ô dieux ! d'autre ven
Ils sont assez punis par les nouveaux plaisi
Dont je leur dois la jouissance.
Et que m'ont enlevé leurs indignes complot
Avec des soins amers, des honneurs insipid
Quelques plaisirs faux et rapides,
Mêlés de pénibles travaux.
Ah ! mes plus vifs regrets ne sont pas pour n
Que vas-tu devenir, ô peuple infortuné ?
Aux piéges des méchans, sans guide, aban
Où prendre un défenseur contre leur rage e

ıomme de bien pâlit, de mon sort consterné.
ıs que mes ennemis, ardent à me proscrire,
a aveugle inconstance a servi leur fureur;
Je te pardonne ton erreur:
ır voix calomnieuse avoit su te séduire,
tu n'as pu percer dans le fond de mon cœur.
is ces lâches amis, qui, de toute ma vie,
t connu, comme moi, les intimes secrets,
Par quelle affreuse perfidie,
t-ils laissé noircir mes bienfaisans projets?
ıdis que de mes dons leurs mains sont encor pleines,
ı ingrats m'ont fermé leurs cœurs vils et pervers!
Je n'apporte ici que mes peines,
Et tous les cœurs me sont ouverts.
O bons bergers! avec quelle tendresse,
Vous m'avez reçu dans vos champs!
r quels soins je vous vois consoler ma tristesse!
vieillard vient m'offrir ses entretiens touchans,
La jeune bergère, ses chants,
L'enfant, une douce caresse.
ı voilà, les voilà, mes vrais, mes bons amis!
ec vous désormais, ah! souffrez que je vive!
n'y traînerai point une vieillesse oisive;
veux être berger, donnez-moi des brebis.
cultiver ces champs, mes mains sont toutes prêtes.
Ne craignez pas que mes chagrins jaloux,
rtent un air de deuil en ces calmes retraites.
Je veux bientôt, aussi joyeux que vous,

Me mêler à toutes vos fêtes.
Pardonnez-moi, grands dieux ! si par d'affreux malheurs,
Je vous ai reproché d'empoisonner ma vie ;
Si, pour subir vos loix, fuyant de ma patrie,
J'ai tourné vers ses murs des yeux chargés de pleurs :
Qui m'eût dit que votre sagesse,
Du sein des plus vives douleurs,
A la félicité dût guider ma vieillesse ?
Forêts, recevez-moi sous vos ombrages frais,
Laissez-moi parcourir vos paisibles chaumières.
Le fer n'est point caché dans mes mains meurtrières;
Je n'apporte chez vous que des pensers de paix.
O paisible ruisseau, sur ta rive fleurie,
Je vais, devant les dieux, repasser tous mes jours,
Bien sûr, malgré les cris de l'implacable Envie,
Bien sûr qu'aucun forfait n'en a souillé le cours.
Avant de t'abîmer dans les plaines profondes,
Tu vas répandre au loin la vie et la gaîté ;
Si je ne goûte plus cette félicité,
Mes ans vont s'écouler, aussi purs que tes ondes,
Dans le sein de l'éternité.

IDYLLE XXIII.

LES JEUNES ÉPOUX.

[Heureux, qui, loin d'un monde imposteur et bruyant,
mptant des passions la discorde importune,
uivre en paix les goûts de son cœur innocent,
Borne sa modeste fortune !
ir calme du matin rafraîchit son réveil ;
jour coule pour lui d'une pente insensible :
Au retour d'un travail paisible,
nuit vient l'enivrer des pavots du sommeil.
oit par tous ses sens une volupté pure,
n n'offre un vain spectacle à ses yeux enchantés ;
cercle des saisons les diverses beautés,
is un nouvel éclat lui peignent la nature.

s quel attrait plus doux se mêle à son bonheur,
squ'il en fait jouir une femme chérie,
ind il voit à l'envi la tendresse et l'honneur
Embellir le cours de sa vie !
)aphné ! ma Daphné, depuis cet heureux jour
l'hymen, par ses nœuds, joignit nos destinées,
Le temps, moissonneur des années,
fait, de ses larcins, qu'enrichir notre amour.
cœurs, toujours unis du concert le plus tendre,

Sont pareils à deux voix, qui, du sein des vallons,
S'élèvent dans les airs, en accordant leurs sons :
Le passant arrêté s'oublie à les entendre.

Jamais mon œil timide a-t-il peint un desir,
Qu'après un doux combat n'ait comblé ta tendresse ?
Mon cœur a-t-il jamais goûté quelque plaisir
Dont le tien n'augmentât l'ivresse ?
Quel chagrin, dans tes bras, peut long-temps m'agiter
Du jour que ta présence embellit cet asyle,
Tous les plaisirs, d'un vol docile,
Planent autour de nous, pour ne plus nous quitter.
Sur nos devoirs sacrés, l'amour et l'innocence
Versent à chaque instant mille charmes nouveaux.
Une commune ardeur anime nos travaux ;
Et les faveurs des dieux en sont la récompense.

Apprends-moi donc pourquoi, depuis quelques saison
De plus brillantes fleurs le printemps se couronne,
Que je cueille en été de plus jaunes moissons,
Des fruits plus vermeils dans l'automne ?
Et quand de noirs frimas l'hiver couvre nos champs,
Assis à ton côté, près d'un feu qui pétille,
Sur notre naissante famille,
Quel plaisir de tourner nos entretiens touchans !
Un voile nébuleux nous dérobe l'aurore ;
Plus d'oiseaux ni de fleurs ; mais je suis près de toi :
Je le sens bien alors, ton cœur est tout pour moi :
Quels biens me sont ravis, quand tu m'aimes encore !

Et vous, et vous aussi, chers et tendres enfans,
Vous, dont les traits naïfs me peignent son image,
De quel sort fortuné vos aimables penchans
Nous offrent déjà le présage !
Les premiers sons qu'un jour Daphné, sur ses genoux,
Vous fit balbutier d'une voix foible et tendre,
Il me semble encor les entendre !
Ce fut pour m'appeler d'un nom, d'un nom si doux !
Croissez, enfans chéris, hâtez votre jeunesse.
Par vos jeux innocens, vous charmez nos beaux jours ;
Gardez-nous le tableau de vos chastes amours,
Pour ranimer nos feux dans la froide vieillesse.

Lorsqu'au déclin du jour, à mon retour des champs,
Rassemblés pour m'attendre au seuil de la chaumière,
Vous m'appelez de loin, et par vos cris touchans,
Vous m'annoncez à votre mère ;
Lorsque d'un bond joyeux, suspendus à mes bras,
Chacun vous disputant ma première caresse,
Avec une vive alégresse,
Au devant de Daphné vous entraînez mes pas,
Oh ! que dans vos transports nos cœurs goûtent de charmes !
Des pleurs, ô ma Daphné ! viennent mouiller nos yeux
Mais tendrement pressés d'un baiser amoureux,
Quel plaisir nous sentons à confondre ces larmes !

Ainsi chantoit Iphis, aux premiers feux du jour.
Daphné, pour le surprendre, avoit suivi sa trace,

Sur chacun de ses bras balançant avec grace
Un enfant sous les traits dont on nous peint l'Am
Il l'apperçoit ; vers lui, joyeuse, elle s'empresse
Tu viens de m'éveiller au doux bruit de tes chant
Moi je viens, avec tes enfans,
T'offrir tous les objets qu'a chanté ta tendresse.
Tous les trois, à ces mots, les pressant sur son c
Il veut parler, sa voix sur ses lèvres expire.
Restez, heureux époux, dans ce trouble enchant
La vertu, de l'amour ennoblit le délire :
L'amour, sans la vertu, perdroit tout son bonhe

IDYLLE XXIV.

LE NID DE FAUVETTE.

Je le tiens, ce nid de fauvette ;
Ils sont deux, trois, quatre petits ;
Depuis si long-temps je vous guette,
Pauvres oiseaux, vous voilà pris.

Criez, sifflez, petits rebelles,
Débattez-vous ; oh ! c'est en vain.
Vous n'avez pas encor vos ailes ;
Comment vous sauver de ma main ?

Mais quoi ! n'entends-je point leur mère
Qui pousse des cris douloureux ?
Oui, je le vois, oui, c'est leur père
Qui vient voltiger autour d'eux.

Ah ! pourrois-je causer leur peine,
Moi, qui l'été, dans ces vallons,
Venois m'endormir sous un chêne,
Au bruit de leurs douces chansons ?

Hélas ! si du sein de ma mère
Un méchant venoit me ravir !
Je le sens bien, dans sa misère,
Elle n'auroit plus qu'à mourir.

Et je serois assez barbare
Pour vous arracher vos enfans ?
Non, non, que rien ne vous sépare,
Non, les voici, je vous les rends.

Apprenez-leur, dans le bocage,
A voltiger auprès de vous ;
Qu'ils écoutent votre ramage,
Pour former des sons aussi doux.

Et moi, dans la saison prochaine,
Je reviendrai dans ces vallons,
Dormir quelquefois sous un chêne
Au bruit de leurs jeunes chansons.

IDYLLE XXV.

CLÉMENTINE ET LA ROSE.

Jeune reine des fleurs, l'orgueil de la nature,
Toi que pour Psyché même auroit cueillie l'Amour,
Prends ta robe vermeille, enrichis ta parure,
Tu vas de Clémentine habiter le séjour.

Ton front se réjouit d'étaler auprès d'elle
L'éclat de la beauté qui te soumet tes sœurs :
Moi, je triomphe aussi de te trouver si belle,
Pour te voir lui céder des tributs plus flatteurs.

Que le zéphyr léger, sur ta tige orgueilleuse,
Le balance avec grace en son vol caressant ;
e ton sein qui frémit sous sa bouche amoureuse,
xhale en tes soupirs un parfum ravissant.

e sa tige flexible imitant la mollesse,
oluptueuse et fière, aisée avec grandeur,
a taille, en ses contours, va prendre ta souplesse,
t son souffle embaumé nourrira ta fraîcheur.

oujours belle, jamais d'une plus vive flamme
u ne vois s'animer tes tranquilles attraits ;
ont, jusques aux desirs captivés dans son ame,
arie à chaque instant le charme de ses traits.

De cent bras épineux, le Ciel, pour ta défe
Eut besoin de t'armer contre tes ravisseurs
Son cœur simple et naïf, par sa seule inno
Échappe sans détours aux piéges séducteur

De ces tendres boutons, que ton sein fit éc
Tu ne dois jamais voir la fleur s'épanouir :
De ses nombreux enfans, un jour, plus bel
Elle verra ses traits dans leurs traits s'embe

Croissez, ô jeunes fleurs; et noblement riv
Formez-vous l'une à l'autre un plus brillant
Clémentine, avec toi, ne craindra plus d'é
Et tu n'en auras plus en régnant sur son se

IDYLLE XXVI.

LE SOMMEIL DE PHYLLIS.

Doux zéphyrs, quittez ces feuillages ;
Cessez vos jeux, petits oiseaux ;
Vous, sans bruit, loin de ces rivages,
Bergers, emmenez vos troupeaux.
ıx dévorans du jour, mourez dans ces ombrages ;
fond de vos rochers, dormez, bruyans échos ;
Seul et de loin caché sous la verdure,
ıntre amoureux des bois, gazouille ta chanson ;
Et toi qui baignes ce gazon,
Frais ruisseau, suspends ton murmure ;
Que tout repose en la nature :
Phyllis repose en ce vallon.

FIN DES IDYLLES.

ROMANCES.

DISCOURS

SUR

LA ROMANCE.

ɪA première pièce de vers connue en notre ngue, est la romance de Roland, que les solts de Charlemagne avoient coutume de anter en marchant au combat. Ce témoiage d'antiquité, porté en faveur de la Roance par toutes nos vieilles chroniques, us montre en même temps quel fut son emier caractère. Née au milieu d'un peu- qui ne respiroit que la guerre, elle vit son fance toute consacrée aux chants guerriers. : régime féodal, formant à nos grands vasix de la couronne de petits états qu'ils s'efçoient d'agrandir par des usurpations conuelles, lui conserva pendant quelque nps ce caractère belliqueux. Bientôt l'éilibre qui s'établit peu à peu entre les forces ces petits souverains, à la place de la ri-

valité d'ambition, en produisit une de pla sirs et de magnificence. Les châteaux ne fi rent plus seulement des forteresses; ils de vinrent des cours brillantes où l'institutio de la chevalerie porta les délicatesses de l galanterie la plus raffinée. La Romance fi alors contrainte d'adoucir un peu son hu meur martiale, et de prendre ce ton amou reux et poli qui régnoit dans toutes les so ciétés. Ce fut le moment de son plus bea triomphe. Portée par les troubadours proven çaux dans toutes les cours de l'Europe, el en devint l'amusement favori. Les nobl amours des chevaliers, leurs prouesses dan les joutes et dans les combats; les aventur des dames outragées qui réclamoient leurs se cours, lui fournissoient un mélange heureu des peintures les plus intéressantes. Les poët romanciers, voyageant de contrée en con trée comme les Arion, les Orphée et l Simonide, recevoient par-tout l'accueil plus distingué. Leur passage dans les cou étoit signalé par des fêtes si brillantes, q les grands eux-mêmes devinrent jaloux d honneurs qu'ils leur rendoient. La plup ne voulurent plus confier qu'à leurs prop talens le renom de leur bravoure, de

beauté de leurs maîtresses, et de la magnificence de leurs palais. Ce goût, une fois adopté par les princes, passa bientôt, selon l'usage, aux derniers de leurs vassaux. La Romance fut insensiblement livrée à de vils jongleurs; dégradation fatale qui lui porta le coup le plus dangereux. Elle se soutint cependant par le fanatisme de religion que les croisades venoient d'enflammer, et dont elle sut tirer parti dans ses chants. La nouveauté des mœurs des Orientaux, le goût des fictions qu'elle prit dans leur commerce, flattant l'imagination et nourrissant la curiosité, la retinrent encore sur le penchant de sa décadence. Mais nos guerres sanglantes contre les Anglois, le discrédit où tomba la chevalerie à la mort de Bayard, son dernier appui, avancèrent tellement sa ruine, que le vaudeville n'eut qu'à paroître pour achever de la détruire dans tous les esprits.

Muette dans toute la durée du règne de son vainqueur, la Romance n'a osé reprendre sa voix qu'en le voyant lui-même abandonné à son tour par notre goût volage. Les efforts qu'elle a hasardés vers le milieu de ce siècle, ont fait concevoir à ses partisans les espérances les plus flatteuses. Hé! comment

les romances de Comminges, de Gabriel Vergi, d'Alexis et de la comtesse de Saul n'inspireroient-elles pas le plus vif desir voir revivre un genre de poésie si gracieux si intéressant ? Tous nos voisins sembler d'ailleurs nous inviter à former avec eux un confédération en sa faveur. Le recueil donn il y a quelques années, en Suisse, des chan tres d'amour allemands, les anciennes bal lades publiées depuis peu en Angleterre, le éditions du romancier général multiplié tous les jours en Espagne, les recherches faite en Italie pour le même objet, la traduction angloise des sublimes romances d'Ossian, celle qu'une main habile se prépare à nous en donner dans notre langue; tout cela n'annonce-t-il pas les dispositions les plus propres à favoriser son retour ? Et qu'on ne dise pas que, dans la corruption de nos mœurs et de nos goûts, un poëme aussi simple ne peut être accueilli. Quoi donc! sur nos théâtres et dans nos romans, n'accueille-t-on pas tous les jours les moindres traits de naturel et de vérité ? Et quel genre en est plus susceptible? Les femmes, disoit un homme d'esprit, sont si rassasiées de jolies phrases, qu'il ne reste plus d'autre moyen de réussir auprès d'elles,

que de parler à leur raison. Après tous les genres faux et bizarres imaginés de nos jours pour réveiller la satiété du public, un genre aussi vrai et aussi naïf n'est-il pas la seule nouveauté qui reste à lui présenter?

Je ne me suis point aveuglé sur les obstacles que je dois craindre dans cette entreprise. Si, malgré le secours de ses armes aiguës, le vaudeville n'a pu se garantir des usurpations de l'ariette, comment la Romance pourra-t-elle se défendre contre cette dangereuse étrangère, n'ayant à lui opposer que sa candeur et sa timidité? L'ariette, flattant l'orgueil des gens du monde, doit, je l'avoue, offrir à leurs yeux des charmes plus piquans que ceux de la Romance. Celle-ci, simple et populaire, leur fait craindre de compromettre leur dignité. Celle-là, brillante et recherchée comme leurs vêtemens, superbe et fastueuse comme leurs manières, semble offrir à leur vanité un luxe nouveau, et les distinguer autant du peuple que leurs équipages et leurs palais.

Le ton de légèreté, le goût des jeux frivoles qui règnent aujourd'hui dans nos cercles, y assurent à l'ariette un nouveau triomphe dans la concurrence. La multitude et la va-

riété des plaisirs que la société rassem
tour d'elle, nous portant à croire q
peut être heureux que par des jou
brusques et passagères, on ne veut
qu'un instant sur chaque objet, pou
courir un plus grand nombre; et l
vive et rapide, se prête merveilleus
cette légèreté : aussi n'est-ce point a
de ce fracas et de ces tourbillons qu
mance doit espérer d'établir son emp
faisante même envers ceux qui dé
de l'introduire dans leurs cercles
c'est dans ce moment où, abandonn
mêmes, ils deviendroient la proie de
qu'elle leur offre ses généreux seco
avantage elle prend alors sur sa ri
calme et la solitude disposant l'a
douce mélancolie, avec quel ch
s'empare de toute notre sensibilité
sa physionomie expressive et to
comme ses accens plaintifs nous é
Combien l'attendrissement où
plonge laisse dans nos cœurs d'aim
pressions! L'ariette est une de ces
dont les discours brillans nous amu
la société, mais pour qui rien ne r
resse, et qui dans le tête-à-tête, no

droient importunes. La Romance est un ami qu'on retrouve toujours avec une satisfaction inexprimable, et dont la solitude nous fait encore mieux goûter les épanchemens affectueux.

Indépendamment des obstacles que la concurrence dangereuse de l'ariette peut opposer au succès de la Romance, il faut convenir que le genre offre en soi des difficultés bien pénibles à vaincre. Dans un poëme où le récit, la description et le dramatique s'entremêlent à chaque instant, on sent combien il faut d'adresse pour que ces parties, qui demandent chacune un style particulier, ne heurtent point entre elles, et puissent également se soumettre à un même caractère de chant. D'ailleurs la Romance a une double destination. En s'occupant des facilités qu'il doit donner au musicien, le poète songe aussi à son lecteur, auprès duquel personne ne vient lui disputer, comme dans le chant, la moitié de sa gloire. Si le premier lui demande des chutes de distiques égales, une coupe de vers uniforme, peu d'inversions dans ses tours, c'est précisément tout le contraire que le second attend de lui. Quelle flexibilité de goût et de génie n'exigent donc pas ces pré-

tentions opposées, pour que ch
se vanter en secret d'avoir été l'
culier des complaisances du poè

C'est une loi commune à tou
poëme en action, que cette acti
avec intérêt, se développe avec
marche avec rapidité ; que le
qu'elle amène se succèdent heu
assez distinctes pour ne pas se
assez rapprochées pour souten
l'autre leurs impressions ; que l
et les sentimens jetés dans les in
servent qu'à animer davantage l
sans embarrasser la conduite,
l'intérêt. Or ces conditions, si
remplir dans tout poëme, non-s
deviennent davantage dans la R
la mesure précise de ses couplet
core elles laissent bien moins d
au poète pour déguiser sa négl
observer, ou son impuissance
Dans un récit affranchi du ry
dique, le lecteur, à qui vous l
voir confusément le but auquel
le mener, sans lui marquer les
faudra faire pour y parvenir, s
aveuglément à votre conduite.

vous lui ouvrez, lui promet du plaisir, ous suit, occupé uniquement à recueillir eurs que vous jetez sur son passage. Quel- écarts légers, les inégalités même de e marche ne le rebutent point. Comme le tenez continuellement en haleine, en it devant lui et en lui présentant une rce qui l'attire, la crainte de vous per- s'il s'arrête un moment, l'engage à ré- ses pas sur les vôtres, à les presser ou à alentir sans murmure. Parvenu une fois erme, et content du voyage, il ne s'avise t de revenir sur ses traces pour remar- les endroits où peut-être lui avez-vous éprouver quelque légère fatigue. Il est 'é; sa route, en général, a été gracieuse: vous doit que des remercîmens. Il en out autrement du poëme partagé par ires égales. Comme le lecteur apperçoit istance en distance des repos marqués, pourra s'arrêter à sa fantaisie, et vous iir vous-même aussi long-temps qu'il lui a; cette espèce d'empire que vous lui ez prendre sur son guide, le rend plus ile sur les agrémens de la route. La fin haque couplet est comme une borne sur elle il va s'asseoir pour jeter un coup-

d'œil sur le dernier espace qu'il a parcouru; prêt à se plaindre d'un seul pas détourné ou d'un mouvement tant soit peu brusque que vous lui aurez fait faire. Il faut donc le conduire si uniment et par une route si agréable, qu'il n'ait pas besoin de s'arrêter à ces lieux de repos, ou lui donner d'abord une secousse si forte, qu'il les franchisse sans les appercevoir, et se précipite de couplet en couplet jusqu'à l'événement.

Si j'ai fait remarquer les difficultés attachées au rythme périodique, c'est moins pour m'applaudir de les avoir vaincues, que pour me ménager une excuse lorsque j'aurai été contraint d'y céder. Mais quel fruit ne retireroit pas de son triomphe le génie heureux qui les auroit surmontées? L'avantage qu'un bon vers a sur la prose, un bon couplet l'obtient sur la marche libre des vers. Le cercle étroit dans lequel l'un et l'autre se resserrent, la proscription qu'ils exercent également sur le mot oisif et sur le trait inutile, donnent à l'image, à la pensée ou à l'action, bien plus de vie, de justesse ou de rapidité; l'harmonie y prend une cadence bien plus marquée; la phrase, des formes bien plus nombreuses et bien plus arrondies, et l'expres-

sion un caractère ou bien plus mâle, ou bien plus gracieux.

Un autre avantage du couplet, c'est que chaque partie de l'action présentée dans un tableau séparé, forme elle-même une action particulière, qui, sans nuire à l'impression totale du sujet, répand sur soi un intérêt plus attachant. Qu'un peintre me représente sur la même toile tous les détails de l'histoire de Geneviève, ma vue sera d'abord frappée de l'aspect général de ces divers incidens réunis. Mais bientôt, embarrassé par la confusion des peintures qui s'offriront tout-à-la-fois à mes regards, ou je m'attacherai uniquement à l'image la plus frappante, ne portant qu'une vue dédaigneuse sur celles qui l'environnent, ou, si aucune d'elles ne tranche sur les autres, un coup-d'œil rapide sur ce grouppe monotone et fatigant, sera le seul hommage que le peintre obtiendra de ma curiosité rebutée. Qu'il peigne au contraire les divers traits de la vie de son héroïne dans une suite de tableaux; alors la liberté qu'il aura de rendre chaque situation de ses personnages dans un cadre isolé, m'y fera porter une attention plus vive et moins distraite. S'il a eu l'adresse de saisir l'instant où

l'action, non-seulement inspire
même le plus grand intérêt, ma
pénètre d'une inquiète ardeur d
les suites qu'elle doit produire, l
attaché sur ce tableau, je passe
le suit, bien mieux disposé à sai
effet. Par-là, j'ai le double plaisir
jours plein à-la-fois, et de l'actio
de me frapper, et de celle doı
l'impression. Toujours impatient
satisfait, j'arrive à la dernière c
et j'emporte dans ma mémoire
profondes et distinctes de tous
mens.

Enfin le troisième avantage d
est le secours que, par son moy
mance emprunte du chant. Qu
mis, à choisir et à travailler mes
tant de soin que si tout leur effet
attaché à la simple lecture, je n
de réclamer pour eux le charme q
douce et tendre peut leur prête
soit permis d'exposer ici le table
osé quelquefois m'en former da
veries.

Avec quel transport je me repré
famille rassemblée autour de son f

ıirée d'hiver ! Le père, qui n'a d'autres
ue celles de sa femme et de ses enfans,
ıe un plaisir qu'ils puissent tous par-
avec lui. La Romance de Geneviève
ient dans la mémoire; il propose à sa
;athe de la chanter. Agathe, pour qui
ion de s'abandonner à la sensibilité
mine son jeune cœur est une volupté
, cède avec joie à cette douce invita-
lle commence avec une grace qui dis-
ute l'assemblée au recueillement. A
qu'elle s'engage dans le sujet, sa voix,
toit d'abord que flexible et mélodieu-
nd par degrés les sons les plus tou-
les inflexions les plus tendres et les
ıthétiques. Animée par la variété des
ns et des sentimens qu'elle a à pein-
par la douceur de se livrer au mouve-
oluptueux qui l'agite sans alarmer sa
, elle se pénètre encore de l'impres-
ttendrissement qu'elle a répandue sur
qui l'entoure. Ses traits délicats, où
es émotions de son ame se réfléchis-
éclat de ses yeux, un peu obscurci
larmes dont ils sont baignés; tout en
ie aux modulations plaintives de sa
n silence profond régnoit dans l'as-

semblée ; il est bientôt rompu par des
pirs étouffés. Les infortunes de Genevièv
sont encore qu'à moitié peintes, et la
a déjà pris un tribut de pleurs. Heu
l'étranger admis à cette fête délicieuse !
heureux mille fois le poète qui pourro
cueillir ce fruit de ses chants ! Dans qu
vissement il verroit ces parens ench
embrasser leur fille chérie ! Avec quelle i
il oseroit prendre lui-même sous leurs
un baiser aussi enflammé qu'innocen
qui sait si les plaisirs de cette soirée ne s
pas pour l'heureuse famille la source
plus longue félicité ! Qui sait si ces bon
rens, retirés dans leur couche, et se f
tant, dans leurs chastes embrassemens
voir donné le jour à une fille si digne d
tendresse, ne s'occuperont pas avec plus
deur de son établissement, s'ils ne s'ar
ront pas d'un nouveau zèle pour rendre
autres enfans également dignes de
amour ! L'un se proposera de redoubler
tivité et de vigilance dans ses affaires ; l'
songera à mettre plus d'arrangement
conomie dans son ménage. Agathe, c
côté, émue encore d'une agitation prof
éprouvant, malgré la frivolité des p

son âge, que les plaisirs de famille sont
plus vrais et les plus doux, voudra por-
ce goût dans l'union prochaine qu'elle
it former. La tendresse de Geneviève, sa
élité inébranlable, sa patience dans les
ılheurs, allumeront dans son ame l'en-
ousiasme des mêmes vertus. Quelles épreu-
lui sembleroient maintenant trop rudes
ır se conserver à l'époux que son cœur a
oisi, et que sa famille lui a destiné? Voilà
nment la Romance, entretenant dans les
ıilles une douce correspondance de plai-
entre les époux et les pères et les enfans,
t y conserver le goût de l'innocence et de
implicité, et y ouvrir une retraite sacrée
bonnes mœurs contre les poursuites du
e et du libertinage.

'est en portant cette vue d'utilité sur la
nance, que j'ai songé à l'étendre un jour
eux classes de personnes trop négligées
u'ici par nos poètes : je veux dire les
ıes filles et les enfans. Un choix d'aven-
s propres à faire éclore dans leurs ames
rertus de leur âge, ou à fortifier le germe
vertus d'un âge plus avancé, me paroît
le ces projets qu'un homme, après les
r conçus, ne peut négliger sans devenir

traître à l'humanité. Aussi, en exp
celui-ci, ai-je moins pensé à cont
avec le public un engagement supe
qu'à me féliciter d'en avoir le premier
nous imaginé l'idée. Oh! combien la r
tion de l'exécuter est immuablement a
dans mon ame! Indépendamment d
voir de citoyen que j'y attache, quel t
plus satisfaisant puis-je me propose
philosophe qui fait de l'homme l'objet
méditations, effrayé du spectacle a
que ses vices lui présentent, ne risque
tremblant sa confiance dans les vertus
qu'il apperçoit. Et moi, dans les suje
j'ai choisis, tout me présente d'ai
idées et de flatteuses espérances. Ces c
naissans, l'éducation, mes chants
peuvent les transformer en qualité
reuses; ils peuvent porter jusqu'à l'hé
ces jeunes vertus. Si, par une illusi
chanteresse de son imagination, le p
toujours sous ses yeux les personnag
introduit dans ses chants; si j'ai fa
tout cette sensible expérience en suiva
maître Gessner dans les vallons de l
salie, au milieu de ses innocens berg
je rassemble autour de moi les objets

c, les plus intéressans de toute la nature.
eu! ne plus rencontrer dans ses prome-
s une jeune fille ou un enfant, sans se
: Mes vers vont bientôt habiter sur ces
s ingénues et vermeilles: mon nom n'y
prononcé qu'avec un sourire de bien-
ance. Toute cette génération qui s'élève,
es celles qui vont la suivre, seront pour
des générations d'amis! Lorsque l'âge,
rtissant un peu cette fureur de travail
me dévore, me rendra le commerce de
ociété plus nécessaire, je ne m'y trou-
i point étranger. J'y aurai formé de loin
iaisons les plus tendres. Quelques lieux
j'habite, je me verrai avec des personnes
outumées à me chérir. Dans ces heures
cieuses de la matinée, où la fraîcheur de
, le calme des sens, le baume que le
meil a laissé dans nos veines, nous font
uver dans la moindre impression qui
s flatte, une source de volupté et de béa-
de, quel plaisir de se figurer, ici, une
re tendre qui instruit à chanter ma Ro-
nce le jeune enfant assis sur ses genoux;
un vieillard qui a voulu aussi l'appren-
pour en devenir plus utile et plus cher
es petits neveux! Peut-être m'arrivera-t-il

quelquefois d'être témoin de ces scènes touchantes, et je ne mourrai point sans avoir vu, dans le cœur et dans la mémoire de tous ceux qui m'entourent, les gages de la plus précieuse immortalité.

L'INNOCENCE RECONNUE.

PRÉFACE.

:t de cette Romance est tiré d'une
ieneviève de Brabant, composée en
le P. Cerizier, de la Compagnie de
:t ouvrage, qui fait partie de la bi-
ue bleue, écrit en quelques endroits
affectation ridicule, est plein de
x de la simplicité la plus noble et la
tueuse. Je ne suis pas le seul à qui la
le cette histoire pathétique ait ins-
essein de la mettre en chant. On
issez le cantique populaire de sainte
e des bois, que tous les enfans ont
ent fois avec leur bonne, et dont la
nt conservé le souvenir dans un âge
icé. Il suffira, pour le rappeler dans
ires les plus ingrates, de leur citer

Étant comtesse
De grand' noblesse
Née au Brabant
Étoit assurément.

ersonne dont les idées ne se réveil-
passage fameux.

ROMANCE PREMIÈRE.

L'INNOCENCE RECONNUE.

PREMIÈRE PARTIE.

LAISSEZ-LA ces méchantes ames ;
Eh ! qu'importent leurs faux discours ?
Époux, n'en croyez que vos femmes :
Dormez en paix sur vos amours.
Pour de vains bruits, faut-il contre elles
Armer votre cœur prévenu ?
Tel qui vous les dit infidèles
Ne se plaint que de leur vertu.

Un exemple en est dans l'histoire ;
Je le consacre dans ce chant.
Il est doux d'acquérir sa gloire
A peindre un tableau si touchant :
Mais que sont ces palmes flatteuses,
Sans un prix plus cher à mon cœur ?
Femmes, soyez toutes heureuses,
Et rien ne manque à mon bonheur.

Belle en sa fleur d'adolescence ,
Fille des princes du Brabant ,
Geneviève avoit l'innocence
Et les mœurs simples d'un enfant.
Vingt barons s'offroient à lui plaire ,
Siffroi , palatin , eut ses vœux ;
Aux nœuds d'Amour , Hymen son frère
Joignit bientôt de plus saints nœuds.

Un amant près de sa maîtresse ,
C'est le portrait de nos époux.
Ces premiers feux de leur tendresse ,
Comme ils sont vifs ! comme ils sont doux !
Soins caressans , muet langage ,
Nouveau délice chaque jour.
Une colombe , en leur ménage
Auroit pris des leçons d'amour.

Mais l'époux reçoit des nouvelles ;
Adieu son innocent plaisir.
Pour combattre les infidèles ,
L'ordre est pressant , il faut partir.
Cruels assauts que dans son ame
L'amour vient livrer à l'honneur !
L'honneur est beau ; mais fuir sa femme !
Ce seul penser lui fend le cœur.

Doucement un jour il se lève
Aux premiers rayons du soleil ;
Regarde en pleurant Geneviève,
Qui repose en un doux sommeil ;
Et, plus d'une si chère image
Il voudroit repaître ses yeux,
Plus il craint d'user son courage,
S'il ose risquer des adieux.

Il va, revient : à son oreille
La gloire jette un cri guerrier ;
Il part. Geneviève s'éveille :
Il presse au loin son beau coursier.
O Geneviève ! quelle épreuve
Pour un cœur neuf comme le tien !
Te trouver ainsi demi-veuve,
Aux premiers jours de ton hymen !

Épris dès long-temps de ses charmes,
Son intendant brûle en secret.
Il la voit plus belle en ses larmes,
Il tente un criminel projet.
Geneviève de son audace
Ne le reprend qu'avec douceur ;
Et lui, pour prix de cette grace,
Veut la couvrir de déshonneur.

Moins triste, un jour, par un message
Elle mandoit à son époux :
« Mon sein, cher ami, porte un gage
« Que votre amour me rend bien doux.
« Non, seigneur, mande le faussaire,
« La perfide trompe vos feux ;
« Son fruit est un fruit adultère :
« Lisez ses complots amoureux. »

Sans qu'un regret troublât son ame,
Le comte eût vu ses biens périr ;
Sans donner des pleurs qu'à sa femme,
Il auroit vu ses jours finir :
Mais que cette femme adorée
Verse l'opprobre sur son front !
Quelle horreur ! son ame navrée
Frémit de rage à cet affront.

Dans son premier feu de vengeance,
Inaccessible à tout remords,
Il veut qu'on lave son offense :
Sa femme est vouée à la mort.
L'ordre est parti. Son cœur murmure ;
Par un autre ordre il s'en départ.
« Qu'on sauve, dit-il, la parjure ! »
Ah ! malheureux, il est trop tard.

SECONDE PARTIE.

Avant la grace, hélas ! le traître
A reçu l'ordre rigoureux :
Il se hâte, il connoît son maître,
Il craint un retour généreux.
Geneviève vient d'être mère,
Elle nourrit son bel enfant ;
Foible appui contre la colère
Allumée au cœur d'un méchant.

A deux brigands couverts de crimes
L'ordre est donné. Dans la forêt
Ils traînent leurs tendres victimes.
L'enfant est nu, le fer est prêt.
« Voulez-vous, leur dit Geneviève,
« Me tuer deux fois, mes amis ?
« Ah ! par pitié, que votre glaive
« M'égorge au moins avant mon fils ! »

O doux pouvoir de l'innocence !
L'un des féroces assassins
Lève son bras : son bras balance ;
Le poignard échappe à ses mains.
« Eh ! quelle foiblesse mon ame
« Ressent pour la première fois ?
« Je ne puis tuer cette femme !
« Allez, sauvez-vous dans ces bois. »

La pauvre mère, presque morte,
Se lève, court à son enfant,
Par la forêt soudain l'emporte,
Pressé sur son cœur palpitant.
Comme en sa joie elle l'embrasse
Ce triste fruit de ses amours,
Cet innocent qui lui retrace
Le cruel qu'elle aime toujours !

Mais bientôt quelle inquiétude
En ses transports la vient saisir!
Par cette vaste solitude,
Foibles tous deux, que devenir ?
Le jour fuit. Elle erre tremblant
Son enfant crie, il meurt de faim
Mais quoi ! le trouble et l'épouva
Ont tari le lait de son sein.

Comment vous dire ses alarmes ?
Comment la peindre en sa douleu
Abreuvant son fils de ses larmes,
Et le réchauffant sur son cœur ?
S'il se plaint, cent vives atteintes
Déchirent ses sens éperdus ;
Et s'il cesse un moment ses plaint
Elle croit qu'il n'est déjà plus.

Cœurs sensibles, que ses entrailles
Souffrirent dans la longue nuit !
Le jour renaît. Dans les broussailles
Elle va chercher quelque fruit.
Elle revient. Qu'apperçoit-elle ?
Une biche accourt vers l'enfant ;
Il presse sa douce mamelle ;
Près d'eux bondit un jeune fan.

O grand Dieu! le cœur d'une mère
Est un bel ouvrage du tien ?
Son fils peut vivre, elle l'espère,
Ses propres maux ne lui sont rien.
Dans le creux d'un rocher sauvage
La biche accompagne ses pas,
Dans sa main vient brouter l'herbage,
Et nourrir l'enfant dans ses bras.

Et voilà donc la destinée
Qui va remplir ses plus beaux ans !
Seule en ces bois, abandonnée,
Au milieu des loups dévorans !
Des fruits verts sont sa nourriture,
Une mousse humide est son lit ;
Les ennuis, les vents, la froidure,
Sont les hôtes de son réduit.

Songes de la douce espérance,
Portez-lui du moins vos secours !
Geneviève, attends en silence :
Tu peux retrouver tes beaux jours.
Si Dieu nous frappe, c'est un père ;
Il chérit toujours ses enfans.
Console-toi. Son bras sévère
N'est roidi que sur les méchans.

TROISIÈME PARTIE.

Ainsi que l'intendant lui-même,
Comptant sa femme au rang des morts
Siffroi, de sa rigueur extrême,
Commence à sentir un remords ;
S'il la chasse de sa mémoire,
Geneviève y revient toujours ;
Mais plus souvent il n'ose croire
Qu'elle ait pu trahir ses amours.

Rongé d'ennuis, las de la vie,
Il veut périr dans les combats ;
Mais le sort trahit son envie,
La mort qu'il cherche fuit ses pas.
Le bras fatigué de carnage,
Il est pris et chargé de fers,
Traîne sept ans dans l'esclavage ;
Libre enfin, repasse les mers.

Il arrive les yeux en larmes :
Rien ne peut calmer son ennui.
Ces lieux, jadis si pleins de charmes,
Las! qu'ils sont tristes aujourd'hui!
Que ce palais est solitaire!
Qu'ils sont mornes ces beaux festins!
Eh quoi donc! sa longue misère
Ne peut assouvir les destins?

Près de finir ses jours infâmes,
L'intendant perfide a tremblé;
Et son imposture et ses trames,
Un écrit a tout dévoilé.
A cette lecture accablante,
Que devient le pâle Siffroi?
« Ciel! ma femme étoit innocente,
« Et son bourreau, cruel! c'est moi. »

Dès-lors une effroyable image
S'attache à ses yeux, le poursuit;
Le jour, elle est sur son passage,
Elle est sur sa couche la nuit.
Il voit Geneviève égorgée,
Tenant son fils mort sur son sein;
Entend crier l'ombre outragée :
« Barbare époux, père assassin! »

Tantôt ces images funèbres
Semblent accabler ses esprits ;
Tantôt il court dans les ténèbres,
Appelant sa femme et son fils.
Il n'a de trève dans sa peine,
Que lorsqu'au sein des bois profonds
Un coursier rapide l'entraîne
Sur les pas des cerfs vagabonds.

Un jour une biche est atteinte
D'un trait qu'il adresse à son flanc ;
Il la suit, guidé par la teinte
Que l'herbe reçoit de son sang.
Il voit une femme sauvage,
Qui, sortant du fond d'un taillis,
Court à la biche et la soulage ;
Un enfant la suit à grands cris.

Sur cette femme demi-nue
A peine il arrête les yeux ;
Elle rougit, baisse la vue,
Se voile de ses longs cheveux.
« Dans cette déserte demeure,
« Malheureuse, que faites-vous ?
« — Depuis sept ans, Seigneur, j'y pleure
« Les fureurs d'un cruel époux. »

« — Votre époux ! Eh ! pour quelle injure ?
« — D'un faux soupçon préoccupé ,
« Las !... — Eh bien ? — Il me croit parjure ;
« Par un méchant il fut trompé.
« — Quoi ! vous seriez.... — Je suis.... — Achève.
« Quel est ton pays ? — Le Brabant.
« — Et ton nom ? — Je suis Geneviève,
« — Oh ! c'est ma femme et mon enfant ! »

« Oui , c'est vous ! » Il dit , il s'élance ,
Il les prend , les serre en ses bras.
« Je sais , je sais votre innocence.
« Vous tremblez ? Oh ! ne craignez pas.
« Pour mon erreur lâche et cruelle ,
« Que vous devez bien me haïr !
« — Cher époux , tu me crois fidèle ,
« Tous mes maux viennent de finir. »

Mais autour d'eux déjà s'empresse
La foule ardente des chasseurs.
« Amis , voilà votre maîtresse ,
« Pour qui nous versions tant de pleurs.
« Voyez mon fils. C'est mon image
« Qui respire dans tous ses traits.
« Allons , sur un lit de feuillage ,
« Qu'on les emporte en mon palais ! »

Ils marchent. Siffroi vient derrière,
Tenant sa femme sur son sein ;
Puis vient la biche nourricière,
Que l'enfant nourrit de sa main.
Allez, famille fortunée :
Vos malheurs ont cessé leur cours ;
Allez, couple heureux, Hyménée
Vous rend vos premières amours.

ROMANCE II.

LE PÊCHEUR.

Près des bords fleuris où le Tage
Avec orgueil roule ses flots,
fférent encore, un pêcheur, en ces mots,
ltoit à l'Amour sur sa lyre sauvage :
Dieu méchant, ne crois pas un jour
M'asservir à ta loi cruelle ;
Tout mon trésor, c'est ma nacelle,
Mes filets sont tout mon amour.

Lorsque de la plaine liquide
J'ai surpris un jeune habitant,
si, dis-je, l'Amour, aux piéges qu'il me tend,
ıdroit faire tomber ma jeunesse timide.
Non, méchant, ne crois pas un jour
M'asservir à ta loi cruelle ;
Tout mon trésor, c'est ma nacelle,
Mes filets sont tout mon amour.

J'ai vu l'amant de Glycérie ;
Hélas ! le pauvre infortuné !
cru voir un navire aux vents abandonné,
lorable jouet des ondes en furie.

Ah ! méchant, ne crois pas un jour
M'asservir à ta loi cruelle ;
Tout mon trésor, c'est ma nacelle,
Mes filets sont tout mon amour.

Næris alors sur le rivage
Promenoit sa tendre langueur ;
Elle approche ; elle entend l'insensible pêcheur
Chanter avec fierté sur sa lyre sauvage :
Dieu méchant, ne crois pas un jour
M'asservir à ta loi cruelle ;
Tout mon trésor, c'est ma nacelle,
Mes filets sont tout mon amour.

D'un œil où se peint la tendresse
Elle l'appelle, il suit ses pas ;
Il la suit : ébloui de ses jeunes appas,
L'imprudent, de ces bords, croit suivre la dée
L'imprudent ! hélas ! dès ce jour,
Il va subir la loi cruelle.
Adieu filets, adieu nacelle,
Le pêcheur est pris par l'Amour.

L'HERMITE.

PRÉFACE.

ETTE romance est imitée de l'anglois de oldsmith. Il en a déjà paru dans notre langue ne imitation que nous devons à M. Feutri, bien connu par ses poèmes sur la Mort et sur s Tombeaux, et par son ode aux Nations. j'ai osé prendre le même modèle que lui, n'est ni par une opinion désavantageuse son ouvrage, ni par de vaines idées de conrrence; mais, dans le dessein que j'ai formé composer un recueil de poèmes en ce genre, sujet m'a semblé si heureux, que je n'ai pas u devoir le négliger. D'ailleurs, pour lui ndre un air de nouveauté, et ne pas tant 'exposer à une comparaison que tout me soit craindre, je me suis attaché à prendre caractère de versification et un rythme solument différens de ceux qu'a employés . Feutri.

ROMANCE III.

L'HERMITE.

[ERMITE, bon Hermite ! ici, dans la bruyère,
nes pieds égarés viens frayer un chemin.
vois dans ce vallon briller une lumière :
t-ce un hospice ouvert au pauvre pélerin ?

ı! garde-toi, mon fils, d'une erreur dangereuse !
ains d'engager tes pas dans l'horreur de la nuit !
sont des feux errans, dont la lueur trompeuse
ıerche le voyageur, l'appelle et le trahit.

ne peux dans ces bois trouver un autre asyle ;
ens, ma porte est ouverte au fils de l'étranger.
ı doux miel, quelques fruits, un lit sûr et tranquille,
ɪilà tous mes trésors, tu peux les partager.

es agneaux, dans les champs, libres comme moi-même,
aignent peu que mon bras leur ravisse le jour.
pitié qu'a pour moi la Puissance suprême,
la foible brebis je la donne à mon tour.

ais, tu le vois, au pied de ces vertes montagnes,
un repas innocent je cueille les douceurs ;
ı lait pur, le ruisseau qui baigne ces campagnes,
tément de ma soif appaisent les ardeurs.

Viens sous mon toit de chaume où le bonheur repose
Viens, chasse devant toi les ennuis et les soins.
Nos besoins sur la terre, ami, sont peu de chose;
Et combien peu de temps avons-nous ces besoins !

Comme en un beau matin la rosée amoureuse
D'un lis à peine éclos cherche à s'ouvrir la fleur;
Telle de ce discours l'éloquence onctueuse
Pénétroit l'étranger et couloit dans son cœur.

L'hermite prend sa main, et vers un frais bocage
Le guide, en l'animant d'un sourire ingénu.
C'est là que, dans la paix d'un riant hermitage
Au reste des mortels il vivoit inconnu.

Les trésors qu'en ces murs la cabane recèle
Ne sont point défendus par des verrous puissans;
Un loquet, rattaché d'une simple ficelle,
Ouvre un accès facile aux besoins des passans.

Ils entrent; c'étoit l'heure où près de sa famille
L'homme revient du jour suspendre le labeur.
L'hermite en son foyer souffle un feu qui pétille,
Pour récréer les sens de son hôte rêveur.

Bientôt de fruits vermeils sa table est décorée;
Il choisit les plus doux, l'invite à s'en nourrir;
Puis, laissant pour ce soir la légende sacrée,
Par des récits joyeux il veut le réjouir.

Mais rien de l'étranger n'adoucit la tristesse ;
Du poids de sa douleur il se sent accabler ;
C'est en vain qu'il combat le trouble qui le presse,
Des larmes de ses yeux commencent à couler.

L'hermite voit ses maux, son ame en est saisie.
Jeune homme, lui dit-il, qui cause tes chagrins ?
Sont-ce des biens perdus, une amitié trahie ?
Est-ce un amour payé par d'injustes dédains ?

Va, les plaisirs de l'or sont des biens infidèles.
L'amitié, comme une ombre, échappe aux malheureux.
L'amour n'est ici-bas qu'au nid des tourterelles ;
Dans le cœur d'une femme on ne voit plus ses feux.

Courage, mon ami, fuis un sexe perfide ;
Je connois mieux que toi sa trompeuse douceur.
Il dit ; et, sur le front de son hôte timide,
Il voit naître à ces mots le trouble et la rougeur.

De tous ses sens bientôt l'étranger perd l'usage ;
L'hermite secourable entr'ouvre ses habits.
Par un sein palpitant, qui se fraie un passage,
D'un sexe déguisé les secrets sont trahis.

Ce voyageur n'est plus qu'une fille ingénue,
Qui reprend par degrés ses esprits languissans,
Mais qui, n'osant sur lui lever encor la vue,
Exhale ainsi sa peine en ces tristes accens :

Mon père, pardonnez si, dans cette retraite,
Moi profane, je viens troubler votre repos :
Vous voyez, à l'état où la douleur me jette,
Quelle tendre pitié vous devez à mes maux.

Mes yeux ont vu le jour sur les rives du Tage ;
Mon père, que je pleure, étoit noble et puissant ;
C'est pour moi qu'il aimoit son immense héritage ;
Ma mère n'étoit plus ; j'étois son seul enfant.

Des charmes que du Ciel j'obtins dans sa colère,
L'adolescence à peine eut déployé la fleur ;
Vingt rivaux empressés, sous les yeux de mon père,
Vinrent se disputer l'empire de mon cœur.

Les uns, nés généreux, ignoroient l'artifice,
Et par mes seuls attraits se laissoient enflammer ;
D'autres, d'un faux transport masquant leur avarice,
Aimoient mon opulence, et feignoient de m'aimer.

Leurs soins, sans m'attendrir, amusoient ma jeunesse :
En vain dans leurs tournois ils brilloient chaque jour ;
Tharsis en tous ces jeux signaloit son adresse,
Et, m'en offrant le prix, n'osoit parler d'amour.

Vêtu sans un vain luxe en sa noble élégance,
Il ne tenoit du sort ni trésors, ni grandeur.
Ses talens formoient seuls l'éclat de sa naissance ;
Son cœur fut tout son bien, mais j'avois tout son cœur.

ıremiers feux du jour dans un ciel sans nuages ,
›se épanouie au souffle d'un vent frais ,
ourroient vous offrir que de foibles images
aimable candeur que respiroient ses traits.

oi , les yeux armés d'un regard inflexible ,
ıle , je plongeois ses beaux jours dans le deuil
:andis qu'à ses feux mon ame étoit sensible ,
›eines qu'il souffroit j'enivrois mon orgueil.

-temps son cœur soumis dévora ces outrages ;
enfin , accablé par mes sanglans dédains ,
îna ses douleurs dans ces forêts sauvages ,
on dit que le ciel a fini ses destins.

! il n'est donc plus , et j'ai fait son supplice !
ce n'est point assez d'un stérile remords :
is je n'expierai mon barbare caprice ,
ı mourant sur la tombe où l'enferme la mort.

me la montrera , cette tombe chérie ?
lans mon désespoir , j'y cours m'ensevelir.
ainsi que pour moi Tharsis perdit la vie ,
ainsi que pour lui je veux aussi mourir.

non , dit en tombant à ses pieds qu'il embrasse ,
dit l'hermite en pleurs , non tu ne mourras pas.
:lle avec fierté repousse son audace ;
quoi , Dieu ! c'est Tharsis qui la tient dans ses bras.

Regarde-moi, dit-il, ô ma chère Zélie
Oui, c'est moi, c'est Tharsis; il t'ado
Reconnois ton amant que tu rends à la
Et qui, sans te revoir, croyoit finir se

Oh! qui m'auroit promis le sort qui nou
Je serai tout pour toi, tu seras tout m
Séparés si long-temps, nous vivrons don
Et mon dernier soupir se perdra dans l

ROMANCE IV.

LE PAUVRE PHILÈNE.

Si je peins ici les malheurs
Où bien souvent l'Amour nous jette,
Je n'en veux point au dieu des cœurs,
N'ai-je pas le cœur de Lisette ?
Ce que je veux, c'est qu'un jour l'avenir
n malheureux berger dans ces vers s'entretienne.
iez, tendres amans, et du pauvre Philène
Conservez bien le souvenir.

Tous ses biens étoient son troupeau ;
Tout son bonheur une bergère.
Pour quelques jours, loin du hameau,
Elle devoit suivre son père.
Que de sermens avant que de partir !
vie, ah ! qui l'eût dit que ta foi fût si vaine !
urez, tendres amans, et du pauvre Philène
Conservez bien le souvenir.

Huit jours entiers s'étoient passés,
Il n'entendoit point parler d'elle.
Tendres cœurs, vous sentez assez
Quelle étoit sa peine cruelle.

Ah ! que ces dieux , ardens à te punir ,
A l'horreur de ton crime en mesurent la peine!
Jouet de vingt bergers , que du tendre Philène
Tu conserves le souvenir !

Si j'ai peint ici les malheurs
Où bien souvent l'Amour nous jette ,
Je n'en veux point au dieu des cœurs :
N'ai-je pas le cœur de Lisette ?
Ce que je veux , c'est qu'un jour l'avenir
D'un malheureux berger dans ces vers s'entretienne.
Allez , tendres amans , et du pauvre Philène
Gardez toujours le souvenir.

LA
UNESTE VENGEANCE
DE LA JALOUSIE.

PRÉFACE.

Quoique le fond de cette romance soit emprunté d'une romance angloise, je ne crains pas de m'attribuer tout l'ouvrage, au moins pour le style et pour les details. Le mérite de la plupart de ces petits poèmes consistant moins dans l'invention du sujet que dans l'expression, les images et les sentimens, j'ai tâché que ces parties m'appartinssent toujours toutes entières. Je revendique, entre autres, le discours du tuteur à sa femme, la comparaison du chien, et une foule de traits dont il n'y a pas une trace dans l'original.

ROMANCE V.

LA FUNESTE VENGEANCE DE LA JALOUSIE.

CONDAMNÉE à souffrir du jour de sa naissance ,
Orpheline en ses premiers ans ,
Isabelle veilloit sur sa fleur d'innocence
Chez un seigneur de ses parens.
Or , ce seigneur naguère avoit pris une femme ,
Pour ses biens , non pour sa beauté.
Jamais des traits si durs n'annoncèrent une ame
Plus noire de méchanceté.

Voyant de son mari la pupille chérie
Toujours plus belle chaque jour ,
La voilà qui bientôt se met en fantaisie
Que son tuteur l'aime d'amour.
D'abord elle lui montre un front rude et sévère ,
Lui dit à peine un mot ou deux ,
Puis fougueuse bientôt l'accable , en sa colère ,
De mille reproches honteux.

Isabelle à ses cris opposoit le silence,
A ses outrages le respect;
Crainte de ses soupçons, n'osoit fuir sa présence,
Quoique tremblante à son aspect.
En vain elle croyoit de sa tante cruelle
Désarmer un jour le courroux;
Hélas! vit-on jamais la timide gazelle
Adoucir la fureur des loups?

Pour n'apporter de trouble en la paix du ménage,
Taisant ses maux à son tuteur,
Le jour, elle cachoit sous un riant visage
Les soucis qui poignoient son cœur.
Mais lorsque, dans sa chambre à minuit retirée,
Seule, elle pouvoit s'y livrer;
Un Turc qui, par hasard, l'auroit vue éplorée,
Un Turc se fût mis à pleurer.

Son tuteur cependant, fier de la voir si belle,
Quoique fidèle à sa moitié,
Laissoit toujours ses yeux chercher ceux d'Isabelle,
Et lui sourioit d'amitié.
Puis, sans rien soupçonner de la rage funeste
Que sa femme lui cachoit bien;
Voyez, lui disoit-il, quelle grace modeste,
Quel affable et noble maintien!

! quand nous la voudrons donner en mariage ,
Maris nous viendront , je le crois ;
s l'enfant est encore et si jeune et si sage !
Prenons du temps pour un bon choix.
nourrois de regret , si cette fleur gentille
Étoit pour un indigne époux :
:ôt que de la mettre en mauvaise famille ,
Il la faut garder avec nous.

discours innocent , de la méchante femme
Irrite les soupçons secrets ;
s , instruit des fureurs qui dévorent son ame ,
Son mari romproit ses projets.
si donc , à sa nièce imposant le silence ,
Elle affecte un remords trompeur ,
toujours dans son sein nourrissant la vengeance ,
Lui montre une fausse douceur.

un chasseur ingrat vous avez vu peut-être
Un chien , à grands coups poursuivi ,
ı pas humble et tremblant revenir vers son maître
Lécher la main qui l'a meurtri.
son maître lui fasse une simple caresse ,
Confus , il se roule à ses pieds ,
tôt il se relève , il bondit d'alégresse ,
Et tous ses maux sont oubliés.

Combien plus tendre encore, Isabelle à sa tante
Prodigue de doux sentimens !
Plus elle eut à souffrir de sa rage outrageante,
Plus sont vifs ses embrassemens.
Dans ses piéges adroits qu'aisément l'imposture
Surprend la crédule candeur !
Las ! est-ce avec une ame aussi noble, aussi pure,
Qu'on peut croire quelqu'un trompeur ?

Un jour, mandé soudain vers un lointain rivage,
Le bon seigneur part à l'instant ;
Sa femme, libre alors de signaler sa rage,
Cite à ses pieds la belle enfant.
Puis, le monstre à grands cris l'osant charger du crime
D'une adultère trahison ;
Des scélérats gagnés entraînent sa victime
Vers une effroyable prison.

Sous la tour du château s'ouvre une enceinte affreuse,
Où jamais n'a percé le jour ;
Les flots d'une vapeur infecte et ténébreuse,
Inondent cet impur séjour.
Vas-y, lui dit sa tante, éteindre dans les larmes
L'éclat de cet œil suborneur :
Que l'opprobre et la faim m'y vengent de ces charme
Instrumens de mon déshonneur.

e dit, elle ordonne, et la vierge innocente,
Digne d'habiter dans les cieux,
fond d'un noir tombeau se voit plonger vivante
Par des assassins furieux.
s'éloigne ; un vieillard reste seul : il l'écoute,
Répond à ses gémissemens.
is quoi, Dieu ! tout-à-coup quels cris percent la voûte,
Mêlés d'horribles sifflemens !

ole vers la dame, et la noire furie,
Traitant de fable ses discours,
repousse ; il retourne, au péril de sa vie,
Tenter un généreux secours.
! il n'est plus frappé de cette vive plainte,
Exhalée en cris douloureux :
n'est plus maintenant qu'une voix foible, éteinte,
Et bientôt un silence affreux.

e est morte, dit-il, cette douce victime !
Et n'écoutant plus sa frayeur,
evient vers la dame, il ose de son crime
Lui peindre toute la noirceur.
ouvantée alors elle accourt ; on s'empresse,
Le cachot funeste est ouvert ;
y plonge un flambeau : Vois, féroce tigresse,
Vois quel spectacle t'est offert !

C'est ta nièce ; elle expire. Une couleuvre énorme,
Les yeux d'un noir venin gonflés,
Autour de ce beau corps roule son corps difforme,
L'étouffe en des nœuds redoublés.
Dans l'accès des fureurs dont la soif la tourmente,
Elle lui déchire le flanc,
Et, dans son cœur ouvert plongeant sa gueule ardente,
S'abreuve à longs traits de son sang.

Ah ! loin d'ici fuyons ! fuyons ! de cette image
Comment supporter la terreur ?
Voyez notre furie : au comble de sa rage,
Elle-même en frémit d'horreur.
Mais quoi, dieux ! tout-à-coup le remords et la crainte
Troublant ses esprits effarés,
Elle croit des serpens qui peuplent cette enceinte
Sentir ses membres déchirés.

Les voyez-vous, dit-elle à ses mornes complices,
Comme ils s'acharnent sur mon sein ?
Sauvez-moi, sauvez-moi de ces affreux supplices ;
J'attends la mort de votre main.
La mort ! Non, tu vivras, ô femme abominable !
Le Ciel te doit ce châtiment.
Vis, et que, s'il se peut, ton délire effroyable
Ne soit que ton moindre tourment !

PLAINTES D'UNE FEMME ABANDONNÉE PAR SON AMANT,

auprès du berceau de son fils.

PRÉFACE.

Je m'étois proposé, en composant ce recueil, de ne m'exercer sur aucun sujet qui ne me fournît une action complète, et qui ne formât un petit poëme régulier avec son intrigue et son dénouement; j'ai cru devoir faire une exception en faveur de celui-ci, pour l'intérêt de la situation qu'il présente. L'idée m'en a été inspirée par une ancienne ballade écossoise. On voit par-là jusqu'où j'ai porté mes recherches pour tâcher d'enrichir notre littérature de trésors étrangers.

ROMANCE VI.

PLAINTES D'UNE FEMME ABANDONNÉE PAR SON AMANT,

auprès du berceau de son fils.

Dors, mon enfant, clos ta paupière ;
Tes cris me déchirent le cœur :
Dors, mon enfant ; ta pauvre mère
A bien assez de sa douleur.

Lorsque, par de douces tendresses,
Ton père sut gagner ma foi,
Il me sembloit, dans ses caresses,
Naïf, innocent comme toi.
Je le crus : où sont ses promesses ?
Il oublie et son fils et moi.

Dors, mon enfant, clos ta paupière ;
Tes cris me déchirent le cœur : &c.

A ton réveil, qu'un doux sourire
Me soulage dans mon tourment !

De ton père, pour me séduire,
Tel fut l'aimable enchantement.
Qu'il connoissoit bien son empire
Et qu'il en use méchamment !

Dors, mon enfant, clos ta paupiè
Tes cris me déchirent le cœur : &

•

Le cruel, hélas ! il me quitte,
Il me laisse sans nul appui.
Je l'aimois tant avant sa fuite !
Oh ! je l'aime encore aujourd'hu
Dans quelque séjour qu'il habite
Mon cœur est toujours avec lui.

Dors, mon enfant, clos ta paupiè
Tes cris me déchirent le cœur : &

Oui, le voilà ; c'est son image
Que tu retraces à mes yeux.
Ta bouche aura son doux langag
Ton front son air vif et joyeux.
Ne prends point son humeur vol
Mais garde ses traits gracieux.

Dors, mon enfant, clos ta paupiè
Tes cris me déchirent le cœur : &

Tu ne peux concevoir encore
Ce qui m'arrache ces sanglots.
Que le chagrin qui me dévore
N'attaque jamais ton repos !
Se plaindre de ce qu'on adore,
C'est le plus grand de tous les maux.

Dors, mon enfant, clos ta paupière ;
Tes cris me déchirent le cœur : &c.

Sur la terre il n'est plus personne
Qui se plaise à nous secourir.
Lorsque ton père m'abandonne,
A qui pourrai-je recourir ?
Ah ! tous les chagrins qu'il me donne,
Toi seul, tu peux les adoucir.

Dors, mon enfant, clos ta paupière ;
Tes cris me déchirent le cœur : &c.

Mêlons nos tristes destinées,
Et vivons ensemble toujours :
Deux victimes infortunées
Se doivent de tendres secours.
J'ai soin de tes jeunes années,
Tu prendras soin de mes vieux jours.

Dors, mon enfant, clos ta paupière ;
Tes cris me déchirent le cœur :
Dors, mon enfant ; ta pauvre mère
A bien assez de sa douleur.

[redacted]

PRESSENTIMENT.

Dors, mon enfant, clos ta paupière;
Tes cris me déchirent le cœur:
Dors, mon enfant; ta pauvre mère
A bien assez de sa douleur.

PRESSENTIMENT.

PRÉFACE.

Un spectre, dit l'un d'eux, paroît vers le grand bois.
Le jour de la tempête on entendit sa voix.
Un autre en fait d'abord la peinture effrayante;
Le crédule auditoire est saisi d'épouvante.
Le silence et la peur augmentent par degré,
Et plus près du foyer le cercle est resserré.

C'est à ces vers pittoresques de M. de Saint-Lambert que je dois l'idée de cette Romance. J'ai essayé de tracer le tableau dont il a peint l'effet. Ceux qui se sont récriés sur l'atrocité du sujet de *la funeste vengeance de la Jalousie*, trouveront sans doute celui-ci trop lugubre. Peut-être l'aurois-je présenté mieux à sa place dans le Chant de l'Hiver, d'un poème sur les *Saisons*, où je me suis proposé de faire entrer les plus beaux morceaux de celles de Thompson.

ROMANCE VII.

LE PRESSENTIMENT.

C'ÉTOIT l'hiver ; minuit étoit passé ;
Bergers , troupeaux , tout dormoit au village ;
Lise rêvoit à son jeune fiancé ,
Depuis deux mois absent pour un voyage.

Elle pleuroit. D'un voile blanc couvert ,
Soudain vers elle un fantôme s'avance.
Debout aux pieds de son lit entr'ouvert ,
la regarde en un profond silence.

— O mon fiancé , mon Julien , est-ce toi ?
— Oui , lui dit-il , oui , Lise , c'est moi-même ,
— Viens-tu , Julien , pour me donner ta foi ?
— Je viens encor revoir tout ce que j'aime.

Le spectre alors s'éloigne de son lit ,
Et , relevant le long voile qu'il traîne ,
Lise , dit-il , suis-moi. Lise le suit ,
Et tous les deux s'avancent dans la plaine.

Un brouillard sombre obscurcissoit les champs ;
La lune pâle étoit dans les nuages ;
On n'entendoit que le bruit des torrens ,
Et des échos grondant sur leurs rivages.

Lise marchoit, surmontant sa frayeur,
Quand tout-à-coup un noir frisson la glace.
— Julien, Julien, arrêtons-nous, j'ai peur.
— Lise, je suis avec toi, suis ma trace.

— Mais où vas-tu ? Réponds-moi donc, Julien;
Quel vêtement as-tu pris pour la fête ?
Le spectre alloit et ne répondoit rien,
Et seulement tournoit parfois la tête.

Ils vont ainsi par des prés, des sillons,
Par des forêts, par de vastes campagnes;
Ils vont, plongés dans le creux des vallons,
Puis gravissant le penchant des montagnes.

Un large enclos, hérissé de tombeaux,
S'offre à leurs pas. Là, sur un sable inculte,
Des morts couverts de poudre et de lambeaux
Vont se heurtant dans un morne tumulte.

Pâle d'effroi, Lise s'arrête au seuil.
Mais quoi ! des morts perçant la foule immense,
Julien déjà se dérobe à son œil;
Parmi les morts, ardente elle s'élance.

Il l'attendoit au bord d'un souterrain.
Par cent détours errans dans les ténèbres,
Dans un vieux temple ils pénètrent enfin,
Guidés de loin par deux lampes funèbres.

— Ah ! c'étoit donc pour éprouver mon cœur !
Dieu ! que je goûte une douce surprise !
Allons , Julien , viens finir mon bonheur ;
Vois-tu l'autel où tu vins fiancer Lise ?

Elle disoit. Julien silencieux
S'éloignoit d'elle. — Où vas-tu donc ? Regarde :
Voici l'autel , méconnois-tu ces lieux ?
Viens recevoir le don que je te garde.

Mais vers la nef Julien marche à pas lents.
Dans le milieu de l'enceinte déserte ,
Elle le voit près d'un tas d'ossemens ,
L'œil attaché sur une tombe ouverte.

Il y descend , s'y couche , et sur le bord
Il se soulève ; et , dévoilant sa tête :
Lise , tu vois , ô Lise ! je suis mort.
Puis un instant sa voix sourde s'arrête.

Chargé de biens que je venois t'offrir ,
Je touchois presque aux bornes du village :
Le sort , disois-je , enfin va nous unir....
La nuit m'égare au fond d'un bois sauvage.

Percé de coups par un lâche assassin ,
On m'a donné cette demeure obscure.
Lise , tu sais de quel autre destin
Ces lieux , un jour , nous offrirent l'augure.

Les bras tendus, à ces mots, Lise en pleurs
Se précipite à genoux sur la bierre.
— Lise, fais trève à ces vaines douleurs,
Tout nœud pour nous est rompu sur la terre.

Non, non, Julien, Lise est toujours à toi.
Si je te perds, que m'importe de vivre ?
Et pourquoi donc ai-je reçu ta foi ?
Voici ma main, prends-la, je veux te suivre.

— Non, Lise, en paix coule ici tes beaux jours
Attends qu'enfin le destin nous rassemble.
Les morts ont là-bas leurs amours,
Et nous pourrons être à jamais ensemble.

Mais l'entends-tu la voix qui, de ces lieux,
Aux sombres bords par trois fois me rappelle ?
Lise, reçois mes funèbres adieux;
Lise, aime-moi; Lise, sois-moi fidèle.

La tombe alors se referme à grand bruit.
Lise en sursaut se réveille, s'écrie.
Le jour naissoit. Ce jour même elle apprit
Que son amant avoit perdu la vie.

LA JALOUSIE.

La Romance suivante est imitée d'une idylle de Gessner.

ROMANCE VIII.

LA JALOUSIE.

Sur Alexis, sur sa bergère,
rine répandoit ses plus douces faveurs.
ne chaîne à-la-fois si forte et si légère
Jamais l'amour n'avoit uni deux cœurs.
plus brillant pavot de l'empire de Flore
Etoit l'image d'Alexis.
On eût peint Daphné comme un lis,
va s'épanouir au lever de l'aurore.

Du bonheur de ces deux amans
soucis douloureux troubloient pourtant l'ivresse.
père d'Alexis, par des maux accablans,
Sentoit la mort attaquer sa vieillesse.
! des biens dont l'amour vient flatter nos desirs,
Quelque douceur que l'on espère,
En voyant souffrir un bon père,
el est le fils ingrat qui songe à ses plaisirs ?

Mais le sort devient plus propice ;
fin, le bon vieillard trouve un terme à ses maux.
n fils, dit-il, aux dieux je dois un sacrifice :
Cours dans leur temple immoler six agneaux.

Alexis part. Trois jours d'une marche assidue
Ramenoient ses pas inquiets ;
Et l'on eût dit, à ses regrets,
Qu'il eût fallu des mers traverser l'étendue.

Il part, les yeux baignés de pleurs ;
Son troupeau le devance, et son chien l'accompagn
Muet, en longs soupirs exhalant ses douleurs,
A ses côtés il cherche sa compagne.
Hélas ! il ne l'a plus, et dans son désespoir,
Franchissant des plaines fleuries,
Des bois frais, de vertes prairies,
Ses yeux les parcouroient, mais c'étoit sans les voi

A tous ces charmes insensible,
C'est Daphné qu'en tous lieux lui peignoit son amc
Par-tout il la voyoit, sous un berceau paisible,
Offrir au ciel des vœux pour son retour.
Ce tableau cependant charmoit peu sa tristesse ;
Il marchoit, le pauvre Alexis,
En se plaignant que ses brebis
Ne pussent du chevreuil emprunter la vîtesse.

Il arrive enfin, et le dieu
Voit charger ses autels d'offrandes entassées.
Alexis, de son père ayant rempli le vœu,
Prend de l'Amour les ailes empressées.

Il vole impatient, lorsqu'auprès d'un buisson
En son pied s'enfonce une épine ;
A peine il gagne la chaumine
Où vivoit chargé d'ans un pauvre bûcheron.

Le vieillard panse sa blessure ;
Oh ! ce n'étoit pas là son plus cruel souci.
Dieux ! que vous ai-je fait ? suis-je impie ou parjure,
S'écrioit-il, pour me punir ainsi ?
Mais c'est peu des chagrins dont son ame est saisie,
C'est peu des traits de la douleur ;
Il falloit qu'un dieu dans son cœur
Vînt encore à grands flots verser la jalousie.

Malheureux ! disoit-il tout-bas :
Quoi ! Daphné, ma Daphné pourroit m'être infidèle !
Et comment ne pas l'être avec autant d'appas ?
Qui peut la voir sans soupirer pour elle ?
Daphnis, je l'ai bien vu, l'aime depuis long-temps.
Il l'aime, il a su le lui dire ;
Il pince si bien de la lyre !
Leurs toits sont séparés par des bois si charmans !

Oui, Daphnis l'aime ; elle l'adore :
Mon absence, sans doute, aura comblé leurs vœux.
Peut-être, lorsqu'ici la douleur me dévore,
De doux plaisirs ils s'enivrent tous deux.

Loin de moi, loin de moi ces horribles im:
Mais pourquoi les veux-je bannir ?
Perfides, mes maux vont finir,
Et vous les expierez ces indignes outrage

Chaque instant accroît sa fureur.
Tantôt il voit Daphné marcher d'un pas ti
Vers l'ombrage où Daphnis soupire son ar
Dans son œil noir brille une flamme hu
De quel air attentif elle écoute ses chant
Comme son ame en est émue !
Il la voit brûlante, éperdue,
Toujours prête à voler dans ses bras care

Tantôt, sous la feuille nouvelle,
Il la voit s'endormir d'un sommeil inqui
Daphnis survient, la voit ; Daphnis s'app
Sur ses appas fixe un œil indiscret.
Un baiser est ravi sur sa bouche vermei
Mille baisers couvrent sa main,
L'audacieux va sur son sein.....
Quoi ! s'écrie Alexis, et rien ne la réve

Il dit, égaré, furieux,
Et soudain maudissant sa cruelle injustic
Eh ! pourquoi donc mon cœur n'est-il ing
Qu'à redoubler lui-même son suppli

Pardonne, ô ma Daphné ! pardonne à mon amour
Ce doute horrible qui t'offense.
Moi, soupçonner ton innocence !
Non, ton cœur est plus pur que l'aube d'un beau jour.

L'aube a six fois blanchi la plaine,
Et son mal vit encor, par ses plaintes aigri.
Mais rien ne peut dompter la fougue qui l'entraîne ;
Son hôte en vain l'arrête ; il est parti.
Il retrouve déjà ses forces affoiblies
Dans les noirs transports de son cœur ;
Et, faisant taire la douleur,
Il s'éloigne à grands pas, poursuivi des furies.

La nuit tombe et ceint les vallons ;
Mais, du flambeau du jour remplaçant la lumière,
Diane, à la lueur de ses pâles rayons,
Lui montre au loin le toit de sa bergère.
Ah ! désormais, dit-il, fuyez, pensers affreux :
C'est là qu'habite ce que j'aime ;
Demain, que dis-je ? ce soir même,
Elle va me serrer dans ses bras amoureux.

Il presse sa marche ; il arrive :
Daphné dans ce moment sortoit de son verger.
C'est elle ; oui, la voilà ; c'est sa grace naïve !
C'est son corps souple, oh ! c'est son pied léger !

Mais où va-t-elle ainsi ? quelle est son impruden
S'exposer de nuit dans les champs !
Dans ses transports impatiens,
Au-devant de mes pas peut-être elle s'avance.

Il dit à peine, et du jardin
Un jeune homme empressé suit Daphné dans la
Daphné le voit, s'arrête, et, lui prenant la mai
Languissamment la retient dans la sienne.
Il lui donne un panier qu'elle prend sous son br
Puis sur le berger qui la presse
Elle se penche avec mollesse,
Et dans les champs tous deux ils marchent à gr

Alexis, dévoré de rage,
D'un tremblement d'horreur frémit dans tout s
Il n'étoit donc pas vain ce funeste présage !
Moi qui n'osois en croire mes transports !
Qui que tu sois, ô dieu ! dont la bonté cruell
M'a fait pressentir mon malheur,
Laisse-moi mourir de douleur,
Mais punis à mes yeux leur flamme criminelle

Cependant, les bras enlacés,
Le berger et Daphné traversent la contrée ;
Au temple de Vénus leurs pas sont adressés.
Un bois de myrte en décoroit l'entrée :

ɜbé de ses rayons semble vers ce bosquet
Les guider avec complaisance,
Et leur muette intelligence
ıonce un couple uni d'un nœud tendre et secret.

Ils vont entrer dans ce bocage,
:rioit en lui-même Alexis furieux.
: y va, la perfide ; et c'est sous cet ombrage
Que mille fois mon cœur reçut ses vœux.
feuillage importun les dérobe à ma vue.
A l'abri de ce haut buisson,
Ils vont s'asseoir sur le gazon ;
ıx ! ne voilà-t-il point leur marche suspendue ?

Mais non, ils vont ; je les revois,
ois briller encor sa robe blanchissante.
: vont-ils donc chercher dans l'épaisseur du bois ?
La lune éteint sa clarté pâlissante.
; doute ils attendoient ces profondes horreurs,
Pour voiler leurs lâches caresses.
Ah ! de tes flammes vengeresses,
ıs, Mégère, éclairer leurs perfides ardeurs.

Mais quoi ! la douce tourterelle
ıt d'un accent plaintif roucouler autour d'eux.
tends de tous côtés la tendre Philomèle
Remplir les airs de ses chants amoureux.

Ils marchent cependant, ils vont hors du bocage,
Du temple ils montent les degrés.
Voyons si dans ces lieux sacrés
Ils oseroient porter leur sacrilége hommage.

Il les suit, et vers les autels
Il voit seule, en tremblant, s'avancer la bergère.
Vénus semble y sourire aux regards des mortels,
Et d'un œil tendre accueillir leur prière.
Prosternée à ses pieds qu'elle orne de rubans
Et d'une guirlande odorante,
Daphné plaintive, languissante,
Laisse avec un soupir échapper ces accens :

« Déesse des amours fidèles,
Rends-moi mon Alexis que tu m'avois donné.
Prendrois-tu donc plaisir à mes peines cruelles ?
Tu nous promis un sort si fortuné !
Si les dons des amans ont pour toi quelques charmes
Reçois, ô déesse des cœurs,
Reçois le tribut de ces fleurs,
Dont le sein est encore humide de mes larmes. »

« Voilà, tu le sais, aujourd'hui,
Voilà six jours entiers que dure son absence ;
Et tous les soirs pourtant mon cœur ici pour lui
Vient réclamer ta douce bienfaisance.

st-ce donc pas assez éprouver nos amours ?
Ah ! qu'il arrive , qu'il paroisse !
Aux vifs transports de ma tendresse ,
connoîtras bientôt si je l'aime toujours. »

Alexis entend ce langage ;
l torrent de plaisir se répand dans son cœur !
bé , de son rival éclairant le visage ,
De ses soupçons avoit détruit l'erreur.
s l'ombre de la nuit , la timide bergère ,
N'osant seule aller par les champs ,
Pour rassurer ses pas tremblans ,
it pris avec elle Hylas , son jeune frère.

ROMANCE IX.

LE LIT DE MYRTHÉ.

O lit charmant, où ma Myrthé
Dort en paix, quoique sans défense !
Temple secret de la beauté,
Va, ne crains rien de ma présence :
Je puis trouver la volupté,
Au sein même de l'innocence.

Laisse-moi poser cette fleur
Sur le sein de ma bien-aimée.
Qu'elle en respire la fraîcheur,
Et qu'une vapeur embaumée
Prête une nouvelle douceur
À son haleine parfumée.

O sommeil! laisse-moi jouir
Du calme heureux où tu la plonges;
Laisse mon image s'unir
Aux tendres erreurs de ses songes;
Et que, sans avoir à rougir,
Elle se plaise à leurs mensonges.

Mais quel transport, en ce moment,
Agite son ame attendrie !
Dieux ! pour qui ce soupir charmant
Qui meurt sur sa bouche fleurie !
O ma Myrthé ! c'est ton amant
Qui fait ta douce rêverie.

Que tu dois me voir amoureux
Dans ce songe qui te caresse !
Mais un songe, au gré de mes vœux,
Te peindroit-il donc ma tendresse,
Lorsque moi-même je ne peux
T'en exprimer toute l'ivresse ?

Si, jusqu'au retour du soleil,
Baigné de l'air qu'elle respire,
J'osois ici de son sommeil
Partager l'aimable délire !
Si je pouvois, à son réveil,
Surprendre son premier sourire !

Quand demi-nue, et rougissant
Du plaisir de se voir si belle,
Elle ira sur son sein naissant
Déployer un voile fidèle,
Si j'osois, d'un œil caressant,
Chercher les appas qu'il recèle !

Mais non, de ces vœux indiscrets
Loin de moi l'ardeur égarée !
Dors, ma Myrthé, repose en paix ;
Qu'en cette retraite sacrée
Tout soit pur comme tes attraits,
Timide comme ta pensée !

S'il m'en coûte quelques soupirs
A m'arracher de ta présence,
Je n'y perds pas tous mes plaisirs :
Sans offenser ton innocence,
J'emporte avec moi mes desirs,
Et les faveurs de l'espérance.

ROMANCE X.

L'INCONSTANCE.

ALLONS délicieux, ombrages solitaires,
es dieux sur la terre ont chéri leur séjour,
ci les lieux sans doute où, près de nos bergères,
oublioient l'Olympe en s'enivrant d'amour.

as! il fut un temps où, dans cette retraite,
ɜrchant des bois profonds l'abri silencieux,
is sous un feuillage, aux pieds de ma Lisette,
ɜroyois avec elle habiter dans les cieux.

e ces bords sont changés! Elle fuit, la cruelle!
ın voile ténébreux tout m'y semble couvert:
ute leur volupté s'est perdue avec elle;
ce charmant séjour m'est un affreux désert.

urquoi donc, malheureux, m'y renfermer encore?
ne sais, mais toujours leurré d'un fol espoir,
m'y sens entraîner dès la naissante aurore,
ıur ne plus en sortir que dans l'ombre du soir.

ɜcablé de mes maux, si parfois j'y sommeille,
ı seul bruit d'un feuillage agité du zéphyr,
ı sursaut réveillé, j'ouvre une avide oreille,
: mon cœur abattu commence à tressaillir.

Il me semble parfois, d'une voix languissante,
L'entendre au loin répondre à mes cris douloureux.
Je me retourne ; hélas ! c'est une source errante,
Qui murmure en baignant son rivage amoureux.

Ah ! fuyons pour jamais, fuyons de ce bocage ;
Par-tout à mes regards ses traits viennent s'offrir.
Qui m'auroit dit qu'un jour je craindrois son image,
Moi que sa seule idée enivroit de plaisir ?

Le voici ce rocher, dont la voûte élancée
Nous cachoit sous son ombre aux feux brûlans du jour.
C'est là que, sur mon sein mollement renversée,
Elle attachoit sur moi des yeux mourans d'amour.

C'est ici qu'au milieu des plus tendres caresses
Sa bouche, tour-à-tour, épanchoit dans mon cœur
Ses reproches amis, doux comme ses tendresses,
Et les desirs secrets ravis à sa pudeur.

Ainsi couloient nos jours pleins d'heures fortunées.
Tout excitoit en moi des transports ravissans.
Des fruits, de simples fleurs que Lise m'eût données,
Comme un présent des dieux, enchantoient tous mes sens.

Que j'aimois à la voir, timide dans ses plaintes,
N'oser qu'en rougissant accuser ma froideur !
Dieux ! comme d'un baiser calmant toutes ses craintes,
Bientôt je la voyois frémir de mon ardeur !

Ces fêtes des hameaux, où la danse bruyante
Des timides bergers enflamme les desirs ;
Ces jeux, où dans la foule on poursuit son amante ;
Ah ! ce n'étoit point là nos plus charmans plaisirs.

Qu'il étoit bien plus doux, seuls dans ces vertes plaines,
D'errer l'un près de l'autre, en nous donnant la main !
J'y chantois mes plaisirs, ou, triste de ses peines,
En essuyant ses pleurs, je pleurois sur son sein.

Momens délicieux ! aurois-je alors pu croire
Que Lisette oublieroit vos touchantes douceurs !
Faut-il qu'hélas ! tout seul j'en garde la mémoire
Moi qui n'y trouve plus qu'à nourrir mes douleurs !

Ah ! ces tristes regrets sont le seul bien que j'aime ;
Qu'ils remplissent mes jours ! Sur ces jeunes ormeaux,
Jadis les confidens de mon bonheur suprême,
Auprès de mes plaisirs je veux tracer mes maux.

Dieux ! si ces vers plaintifs de son ame inflexible
Pouvoient un jour enfin adoucir la rigueur !
On n'eut point tant d'amour sans être encor sensible ;
On n'a point, sans regrets, goûté tant de bonheur.

Nourrissons jusqu'au soir cette douce espérance ;
Que son baume se mêle aux pavots du sommeil ;
Et que jamais pour moi le jour ne recommence,
Sans qu'elle *vienne aussi* me luire à mon réveil.

ROMANCE XI.

LE BERCEAU.

Heureux enfant ! que je t'envie
Ton innocence et ton bonheur !
Ah ! garde bien toute la vie
La paix qui règne dans ton cœur !

Tu dors ; mille songes volages,
Amis paisibles du sommeil,
Te peignent de douces images
Jusqu'au moment de ton réveil.

Ton œil s'ouvre ; tu vois ton père,
Joyeux, accourir à grands pas ;
Il t'emporte au sein de ta mère,
Tous deux te bercent dans leurs bras.

Espoir naissant de ta famille,
Tu fais son destin d'un souris :
Que sur ton front la gaîté brille,
Tous les fronts sont épanouis.

Heureux enfant ! que je t'envie
Ton innocence et ton bonheur !
Ah ! garde bien toute la vie
La paix qui règne dans ton cœur.

Tout plaît à ton ame ingénue.
Sans regrets, comme sans desirs,
Chaque objet qui s'offre à ta vue
T'apporte de nouveaux plaisirs.

Si quelquefois ton cœur soupire,
Tu n'as point de longues douleurs;
Et l'on voit ta bouche sourire,
A l'instant où coulent tes pleurs.

Par le charme de la foiblesse
Tu nous attaches à ta loi;
Et, jusqu'à la froide vieillesse,
Tout s'attendrit autour de toi.

Heureux enfant! que je t'envie
Ton innocence et ton bonheur!
Ah! garde bien toute la vie
La paix qui règne dans ton cœur!

Mais, hélas! que d'un vol rapide
Ils viennent, ces jours orageux,
Où le sort, un dieu plus perfide,
Vont porter le trouble en tes jeux!

Moi, qui des goûts de la nature
Garde encor la simplicité,
Avec une ame douce et pure,
Quels soins ne m'ont pas agité!

Amitiés fausses ou légères ;
Parens ravis à mon amour ;
Mille espérances mensongères
Détruites , hélas ! sans retour.

Heureux enfant ! que je t'envie
Ton innocence et ton bonheur !
Ah ! garde bien toute la vie
La paix qui règne dans ton cœur !

Si du sort l'aveugle caprice
Me garde quelque trait nouveau ,
Je viendrai de son injustice
Me consoler à ton berceau.

Et tes caresses , et tes charmes ,
Et ta douce sécurité ,
A mon cœur sombre et plein de larmes
Rendront quelque sérénité.

Que ne peut l'image touchante
Du seul âge heureux parmi nous !
Ce jour , peut-être , où je le chante ,
De mes jours est-il le plus doux !

Heureux enfant ! que je t'envie
Ton innocence et ton bonheur !
Ah ! garde bien toute la vie
La paix qui règne dans ton cœur !

[redacted]

ROMANCE XII.

L'ÉPOUSE ABANDONNÉE.

En quoi ! Lysis, pour ma douleur,
N'étoit-ce pas assez du tourment de l'absence ?
Se peut-il que ton inconstance,
Vienne d'un nouveau trait percer encor mon cœur ?
Cruel Lysis, de ta mémoire
Une autre auroit pu me bannir ?
Non, cher époux, non, je ne puis le croire !
Ah ! si je le croyois, tu m'en verrois mourir.

Lorsque tes regards, dans mes yeux,
Aimoient tant à chercher une amoureuse flamme,
Qui m'eût dit alors que ta femme
Devoit te voir un jour insensible à ses feux ?
Qui m'eût dit que de ta mémoire
Une autre auroit pu me bannir ?
Non, cher époux, non, je ne puis le croire !
Ah ! si je le croyois, tu m'en verrois mourir.

N'est-ce pas moi qui, de l'amour,
La première à ton cœur fit connoître les charmes,
Ses vifs transports, ses douces larmes,
Ses biens *toujours* nouveaux et goûtés chaque jour ?

O dieux ! comment de sa mémoire
Bannir un si cher souvenir ?
Non, cher époux, non, je ne puis le c
Ah ! si je le croyois, tu m'en verrois mou

Tes enfans, touchés de mes pleurs,
N'osent, sur mes genoux, me parler de leu
Plus ils cherchent à me distraire,
Plus leurs soins caressans aigrissent mes dc
Pauvres enfans, de sa mémoire,
Un père a-t-il pu vous bannir ?
Non, cher époux, non, je ne puis le c
Ah ! si je le croyois, tu m'en verrois mou

Reviens : si par quelque foiblesse,
Ton cœur pour un moment put oublier sa
C'est par l'excès de ma tendresse
Que le mien, plein d'amour, veut se veng
Il ne reste dans ma mémoire
Que ton aimable souvenir.
Oui, cher époux, reviens, tu peux m'
Ah ! si je t'ai perdu, je n'ai plus qu'à mou

FIN DES ROMANCES

LES AMOURETTES.

Air : *De M. Albanèze.*

VIVENT les fillettes,
Mais pour un seul jour !
J'ai des amourettes,
Et n'ai point d'amour.

Hier, pour Céphise
Je quittai Doris ;
Aujourd'hui c'est Lise,
A demain Cloris.
Vivent les fillettes, &c.

J'aime fort ma belle,
Lorsqu'il m'en souvient ;
Je lui suis fidèle,
Quand son tour revient.
Vivent les fillettes, &c.

On entre au bocage ;
Le plaisir vous suit.
On rentre au village.....
Eh bien ! tout est dit.

Vivent les fillettes,
Mais pour un seul jour !
J'ai des amourettes,
Et n'ai point d'amour.

COUPLET

chanté par CAROLINE, la veille de Sainte-Thérèse, jour de son anniversaire, et de la fête de sa maman.

AIR : *Avec les jeux dans le village.*

QUAND le sort, au jour de ta fête,
Me fit naître pour ton bouquet,
Il voulut faire un coup de tête ;
Maman, j'ai surpris son secret.
Je suis la plante fortunée,
Qui, pour toi, cherchant à fleurir,
Doit te présenter, chaque année,
De nouveaux boutons à cueillir.

PYGMALION,

SCÈNE LYRIQUE DE J. J. ROUSSEAU,

mise en vers par BERQUIN, en 1775.

PYGMALION.

(*Assis et accoudé, il rêve dans l'attitude d'un homme inquiet et triste ; puis, se levant tout-à-coup, il prend sur sa table les outils de son art, va donner, par intervalles, quelques coups de ciseau sur quelques-unes de ses ébauches, se recule, et regarde d'un œil mécontent et découragé.*)

Je ne vois sur ces traits ni sentiment ni vie.
Ce n'est que de la pierre. O mon premier génie !
O mon talent ! qu'êtes-vous devenus ?
Tout mon feu s'est éteint ; ma verve s'est glacée :
Sous mes doigts créateurs le marbre ne vit plus.
Pygmalion ! ta gloire est éclipsée.
Allez, instrumens odieux !
Ne déshonorez plus la main qui fit des dieux.

(*Il jette avec dédain son maillet et son ciseau, et se promène quelque temps à grands pas, d'un air rêveur et les bras croisés.*)

Mais quelle est donc en moi cette métamorphose,
Dont mon esprit confus craint d'entrevoir la cause ?
Ces pompeux monumens, ces chefs-d'œuvre des arts,

Qui dans vos mains, ô Tyr, ô ma patrie!
Appellent l'œil de toutes parts,
Ne fixent plus sur eux mes avides regards.
Tout plaisir est perdu pour mon ame flétrie;
L'entretien du poète est pour moi sans attraits;
Je vois avec froideur les palmes de la gloire:
Tout, jusqu'à l'amitié, tout meurt dans ma mémoire,
Ou n'y vient réveiller que d'impuissans regrets.
Et vous, jeunes beautés, le charme de ma vie,
Vous qui m'embrasiez tour-à-tour
Des douces flammes de l'amour
Et du noble feu du génie,
Trésors de la nature, ô modèles charmans
Qu'imitoit ma main enchantée!
Depuis que cette main a créé Galathée,
Vous m'êtes tous indifférens.

(*Il s'assied pendant quelques instans, et contemple tout autour de lui.*)

Enchaîné dans ce lieu par un charme invincible,
Qu'y fais-je? A disposer quelque marbre grossier,
A tenter, sans idée, une ébauche pénible,
Je passe le jour tout entier.
Errant de marbre en marbre, incertain et timide,
Mon ciseau méconnoît son guide;
Et ces bustes muets, ces groupes mal formés,
Ne sentent plus la main rapide
Qui d'un trait les eût animés.

(*Il se lève impétueusement.*)

C'en est fait, c'en est fait, j'ai perdu mon génie:

Si jeune, hélas ! survivre à mon talent !
Mais quel est ce transport brûlant
Dont mon ame est encor saisie ?
Eh quoi ! dans les langueurs d'un génie épuisé,
Sent-on des passions cette ivresse orageuse,
Cette inquiétude fougueuse,
Tous ces feux dévorans dont je suis embrasé ?
Je craignois que l'aspect d'un si parfait ouvrage
Dans mes travaux hardis ne glaçât mon courage.
Sous la triste épaisseur d'un voile injurieux
Ma main ensevelit le titre de sa gloire.
Cet objet ravissant ne poursuit plus mes yeux,
Mais il assiége ma mémoire.
Plus triste et non pas moins distrait,
Vers lui mon ame est sans cesse emportée ;
Que tu dois m'être cher, incomparable objet,
O ma divine Galathée !
Lorsqu'atteignant ma dernière saison,
Mes esprits sans vigueur ne pourront rien produire,
En te montrant, du moins je pourrai dire :
Voilà ce que j'ai fait ! voilà Pygmalion !
Oui, sous les coups du sort impitoyable
Quand je verrai mon génie accablé,
Quand j'aurai tout perdu, reste-moi, nymphe aimable :
Oui, tu me resteras, et je suis consolé.
(*Il s'approche du pavillon, et le regarde en soupirant.*)
Mais pourquoi la cacher ? homme aveugle et barbare ;
Réduit à vivre oisif, de cet objet charmant

Pourquoi souffrir qu'un voile me sépare
C'est trop me dérober un plaisir innocent.
Rien ne peut embellir son port ni sa figure
Mais peut-être au tissu qui forme sa parure
J'ajouterois encore un ornement nouveau.
Oui, les graces de l'art, celles de la nature
Tout doit se réunir dans un être si beau.
Peut-être il me rendra mon ame aliénée.....
Un nouvel examen saura mieux m'éclairer..
Que dis-je ? l'ai-je examinée ?
Ah ! je n'ai fait que l'admirer.
(Il prend le voile, et le laisse tomber ;
En touchant ce rideau, je ne sais, téméraire
Quelle terreur saisit mon esprit agité :
D'un temple où siége en paix une divinité,
Je crois ouvrir le sanctuaire.
C'est ton ouvrage, un marbre... Eh ! qu'imp
humains
On donne bien des dieux de la même mati
Et qui n'ont pas été formés par d'autres m
(Il lève le voile en tremblant, et se prostern statue de Galathée posée sur un piédestal mais exhaussé par un gradin de marbre fo ches demi-circulaires.)
Non, ce n'est plus qu'à vous que mon cul
Il faut que mon erreur s'expie à vos genou
J'ai cru vous faire nymphe, et vous ai fait
Vénus, oui, Vénus même est moins belle q
Insatiable orgueil voilé sous cet hommage

e ne puis me lasser d'admirer mon ouvrage.
D'un fol amour-propre enivré,
C'est en lui, moi seul que j'adore....
Mais ces dieux si puissans, qu'ont-ils donc fait encore
De plus digne d'être adoré ?
Quoi ! tant d'appas divins sous mes doigts ont pu naître
Mes doigts les auroient caressés....
Sa bouche auroit...Que vois-je?...Un défaut...Oui : peut-être
es charmes qu'aux desirs ce voile ose promettre
Devroient être mieux annoncés.

(Il prend son maillet et son ciseau, puis s'avançant lentement, il monte en hésitant les gradins de la statue qu'il n'ose toucher; enfin, le ciseau déjà levé, il s'arrête.)

Quel trouble ! quel frisson ! ma main erre tremblante.
e vais tout déformer. Cruel ! moi son bourreau !

(Il s'encourage, et enfin, présentant son ciseau, il en donne un coup, et, saisi d'effroi, il le laisse tomber en poussant un grand cri.)

Dieux ! je sens la chair palpitante !
Elle repousse le ciseau !

(Il descend, tremblant et confus.)

Vaine terreur de mon ame égarée !
e n'ose, je ne puis, tout me vient arrêter.
Ah ! sans doute les dieux veulent m'épouvanter :
A leur suprême rang ils l'auront consacrée.

(Il la considère de nouveau.)

Que voudrois-je y changer ? De quel nouvel attrait
Peut-elle encore être pourvue ?

Ah ! ton seul défaut, cher objet,
C'est le céleste éclat dont tu frappes ma
Avec moins de beauté, rien ne te manqu
(*Tendrement.*)
Mais il te manque une ame. Hélas ! hélas !
Tous ces charmes si doux sont perdus pc
(*Avec plus d'attendrissement enc*
Dieux immortels ! qu'elle doit être be
L'ame digne d'un tel séjour !
(*Il s'arrête long-temps, puis retournant*
dit d'une voix lente, entrecoupée et c
Malheureux ! où m'emporte un aveugle dé
Qu'osé-je desirer ?.... Que sens-je ?.... Que
Ciel ! de l'illusion le voile se déchire,
Et je n'ose voir dans mon cœur ;
J'aurois trop à frémir du transport qui m
(*Il garde un moment le silence, plongé da*
accablement.)
Voilà le noble amour dont je suis enflam
C'est donc un être inanimé
Pour qui je veux ici traîner ma vie entiè
Un bloc d'une froide matière,
Et que ce fer seul a formé !
Insensé, rentre dans toi-même ;
Vois ton erreur, gémis sur ton égaremen
Mais non.....
(*Impétueusement.*)
Non, ce n'est point un fol
Qu'ai-je à me reprocher ? Est-ce un marbre
Ah ! ce n'est que toi seul, objet digne d

Dont il m'offre la douce image.
Quel que soit le séjour qui te cache à mes yeux,
De quelque main que tes traits soient l'ouvrage,
De mon cœur éperdu toi seul as tous les vœux.
Et pourquoi donc rougir, quand toute ma folie
Est de connoître la beauté;
Tout mon crime d'aimer son image accomplie?
Que l'on m'arrache aussi la vie,
Si l'on veut me ravir ma sensibilité!
(*Moins vivement, mais toujours avec passion.*)
Quels traits d'une rapide et pénétrante flamme
Semblent de cet objet s'élancer sur mes sens,
Et traîner avec eux mon ame?....
Hélas! je me consume en efforts impuissans.
Ivre de ses appas, je crois, dans mon délire,
M'arracher de moi-même, et l'embraser des feux
Que mon cœur forcené respire.
Ciel! si de tout mon sang....Que dis-je? Non, grands dieux!
Gardez-vous d'exaucer ma prière cruelle.
Qui! moi, mourir pour vivre en elle!
Ne la plus voir! Ah! malheureux!
Ne pas être celui qui l'aime!
Non, que d'un feu plus pur son sein soit animé,
Et que je sois toujours moi-même,
Pour la voir, pour l'aimer, et pour en être aimé.
(*Avec transport.*)
Amour, rage, impuissance, effroyable détresse!
Je porte en moi tous les enfers.
Maîtres puissans de l'univers,

Qui de nos passions avez connu l'ivresse,
Vos bienfaits si souvent préviennent les mortels!
Vous voyez cet objet, vous savez ma tendresse;
Soyez dignes de vos autels.

(*Et tout de suite, avec un enthousiasme plus vif et plus pathétique.*)

Et toi qui par l'amour signales ta puissance,
Reine des élémens et déesse des cœurs;
Toi qui, de la nature épanchant l'urne immense,
Inondes l'univers de germes créateurs;
Où donc est ce pouvoir que les dieux même adorent?
Inféconde chaleur du plus bouillant transport!
Toutes tes flammes me dévorent,
Et ce marbre est glacé par le froid de la mort?

(*Tendrement.*)

Qui pourtant fut jamais plus digne de la vie?
C'est toi qui par ma main as formé ces attraits;
Prends mon sang et les vivifie,
Prends-le tout, qu'elle vive, et je meurs sans regrets.
Toi qui t'enorgueillis du noble et tendre hommage
Que nous aimons à te devoir,
Qui ne sent rien, insulte à ton pouvoir.
Achève, achève ton ouvrage,
Bienfaisante divinité;
Voudrois-tu que ses traits fussent la froide image
D'une fantastique beauté?

(*Il s'arrête quelques momens pour respirer, et revient à lui par degrés, avec un mouvement d'assurance et de joie.*)

Dieux ! quel rayon soudain, par sa douce lumière
Vient ranimer mes sens flétris ?
Une fièvre mortelle embrasoit mes esprits ;
D'un consolant espoir le calme les tempère ;
Je crois renaître, je revis.
Ainsi le sentiment de notre dépendance
Sert quelquefois à charmer nos douleurs.
Des mortels accablés quels que soient les malheurs,
Si-tôt qu'ils ont des dieux invoqué la puissance,
Un baume adoucissant coule au fond de leurs cœurs.
Qu'espérer toutefois d'un vœu si téméraire ?
Hélas ! en l'état où je suis,
On invoque tout à grands cris,
Et rien n'entend notre prière.
Dans la douleur de mon égarement,
Je n'ose interroger mon ame confondue.
Sur cet objet fatal quand je porte la vue,
Le trouble, la frayeur, un soudain tremblement....

(*Ironie amère.*)

Eh ! malheureux ! deviens intrépide un moment....
Ose fixer une statue.

(*Il la voit s'animer, il se détourne saisi d'effroi et le cœur serré de douleur.*)

Qu'ai-je vu ?... Dieux !... Comblez-vous mon espoir ?
Ses yeux brillent... ses chairs... son sein... cruel prestige !
Ce n'étoit pas assez d'espérer un prodige,
Il falloit encore le voir.

(*Excès d'accablement.*)

Dans quel affreux ennui vais-je traîner ma vie ?

Sort déplorable ! ma raison
M'abandonne avec mon génie.
Console-toi, Pygmalion,
Sa perte couvrira ta honte et ta misère.
Il n'est que trop heureux pour l'amant d'une pierre
De se nourrir d'illusion.

(Il se retourne, et voit la statue se mouvoir et descendre les gradins. Il se jette à genoux, lève les mains et les yeux au ciel.)

Dieux immortels !.... Vénus !.... O Galathée !

GALATHÉE, *en se touchant.*

Moi !

PYGMALION, *transporté.*

Moi !

GALATHÉE, *se touchant encore.*

C'est moi.

PYGMALION.

Prestiges ravissans,
Qui maintenant trompez mon oreille enchantée,
N'abandonnez jamais mes sens.

GALATHÉE, *fait quelques pas, et touche un marbre.*

Ce n'est plus moi.

PYGMALION.

Qu'entends-je ?

(Dans des agitations, dans des transports qu'il a peine à contenir, il suit tous ses mouvemens, l'écoute, l'observe avec une avide attention qui lui permet à peine de respirer.

Galathée s'avance vers lui et le regarde : il se lève précipitamment, lui tend les bras, et la regarde avec

extase. Elle pose une main sur lui ; il tressaille, prend cette main dans les siennes, ensuite la porte à son cœur, puis la couvre d'ardens baisers.)

GALATHÉE, *avec un soupir.*

Encore moi.

PYGMALION.

Oui, cher et bel objet que mes feux ont fait naître,
Oui, c'est toi, c'est toi seul ; je t'ai donné mon être :
Je ne vivrai plus que pour toi.

FIN DE PYGMALION.

Eccessivo spavento
E pretesto all' amor. Parla, che dici
M' appongo al ver? Tu non rispondi
Vergognosa lo sguardo!
Arrossisci? Sorridi? Intendo, inte
Non parlar, mia speranza;
Quel riso, quel rossor dice abbasta
E pur fra le tempeste
La calma ritrovai.
Ah non ritorni mai,
Mai più sereno il dì!
Questo de' giorni miei,
Questo è il più chiaro giorn
Viver così vorrei,
Vorrei morir così.

L'INCIAMPO,

CANTATA DI P. METASTASIO.

Orgoglioso fiumicello,
  Chi t'accrebbe i nuovi umori?
  Ferma il corso, io vado a Clori;
  Scopri il varco, a Clori io vo.
Già m'attende all'altra sponda;
  Lascia sol ch'io vada a lei:
  Poscia inonda i campi miei,
  Nè di te mi lagnerò.
Ma tu cresci frattanto.
Il giorno s'avvicina; ecco l'aurora:
Clori m'attende, ed io m'arresto ancora.
Invido fiume! e quando
Meritai tanto sdegno? Io dal tuo letto
Allontanai gli armenti; io sol contesi
A Filli, ed a Licori
Del tuo margine i fiori; io spesso, ingrato,
Per non scemarti umor, Numi il sapete,
Poche stille ho negate alla mia sete.
Se ignoto altrui non sei,
Opra è de' versi miei. Se passi ombroso
Infra gli estivi ardori,
Io su le sponde, io t'educai gli allori.
Allor bagnavi appena

18

La più depressa arena : un piociol r
Svelto dal vento a un arboscel vicin
Era impaccio bastante al tuo cammi
Ed or, cangiato in fiume,
Gonfio d'acque, e di spume,
Strepitoso rivolgi arbori, e sassi,
Sdegni le sponde, e non m' ascolti

Ma tornerai fra poco,
Povero ruscelletto,
Del polveroso letto
Fra' sassi a mormorar.
Ti varcherò per gioco;
Disturberò quell'onde;
Torbido fra le sponde
Farò che vadi al mar.

THE HERMIT,

BY OLIVER GOLDSMITH.

« Turn, gentle hermit of the dale,
And guide my lonely way,
To where yon taper cheers the vale
With hospitable ray.

« For here forlorn and lost I tread,
With fainting steps, and slow,
Where wilds immeasurably spread,
Seem lengthening as I go. »

« Forbear, my son, » the hermit cries,
« To tempt the dangerous gloom;
For yonder faithless phantom flies
To lure thee to thy doom.

« Here to the houseless child of want
My door is open still;
And though my portion is but scant,
I give it with good will.

« Then turn to-night, and freely share
Whate'er my cell bestows;
My rushy couch, and frugal fare,
My blessing, and repose.

« No flocks that range the valley free,
To slaughter I condemn:
Taught by that Power that pities me,
I learn to pity them.

« But from the mountain's grassy side,
A guiltless feast I bring;
A scrip with herbs and fruits supply'd,
And water from the spring.

« Then, pilgrim, turn, thy cares forego;
All earth-born cares are wrong:
Man wants but little here below,
Nor wants that little long. »

Soft as the dew from heav'n descends,
His gentle accents fell:
The modest stranger lowly bends,
And follows to the cell.

Far in a wilderness obscure
The lonely mansion lay;
A refuge to the neighb'ring poor,
And strangers led astray.

No stores beneath its humble thatch
Requir'd a master's care;
The wicket, op'ning with a latch,
Receiv'd the harmless pair.

And now, when busy crowds retire
  To take their ev'ning rest,
The hermit trimm'd his little fire,
  And cheer'd his pensive guest:

And spread his vegetable store,
  And gaily press'd, and smil'd;
And, skill'd in legendary lore,
  The ling'ring hours beguil'd.

Around in sympathetic mirth
  Its tricks the kitten tries;
The cricket chirrups in the hearth;
  The crackling faggot flies.

But nothing could a charm impart
  To soothe the stranger's woe;
For grief was heavy at his heart,
  And tears began to flow.

His rising cares the hermit spy'd,
  With answering care opprest:
And, « Whence, unhappy youth, » he cry'd,
  « The sorrows of thy breast?

« From better habitations spurn'd,
  Reluctant dost thou rove?
Or grieve for friendship unreturn'd,
  Or unregarded love?

« Alas! the joys that fortune brings
Are trifling, and decay;
And those who prize the paltry things,
More trifling still than they.

« And what is friendship but a name,
A charm that lulls to sleep;
A shade that follows wealth or fame,
But leaves the wretch to weep?

« And love is still an emptier sound,
The haughty fair one's jest:
On earth unseen, or only found
To warm the turtle's nest.

« For shame, fond youth, thy sorrows hush,
And spurn the sex, » he said:
But, while he spoke, a rising blush
His love-lorn guest betray'd.

Surpris'd, he sees new beauties rise
Swift mantling to the view;
Like colours o'er the morning skies,
As bright, as transient too.

The bashful look, the rising breast,
Alternate spread alarms;
The lovely stranger stands confest
A maid in all her charms.

And, « Ah! forgive a stranger rude,
A wretch forlorn, » she cry'd,
« Whose feet unhallow'd thus intrude
Where heav'n and you reside.

« But let a maid thy pity share,
Whom love has taught to stray;
Who seeks for rest, but finds despair
Companion of her way.

« My father liv'd beside the Tyne,
A wealthy lord was he;
And all his wealth was mark'd as mine;
He had but only me.

« To win me from his tender arms,
Unnumber'd suitors came;
Who prais'd me for imputed charms,
And felt or feign'd a flame.

« Each hour a mercenary crowd
With richest proffers strove:
Among the rest young Edwin bow'd,
But never talk'd of love.

« In humble simplest habit clad,
No wealth nor power had he;
Wisdom and worth were all he had,
But *these* were all to me.

« The blossom opening to the day,
The dews of heav'n refin'd,
Could nought of purity display,
To emulate his mind.

« The dew, the blossom on the tree,
With charms inconstant shine:
Their charms were his; but, woe to me!
Their constancy was mine.

« For still I try'd each fickle art,
Importunate and vain;
And, while his passion touch'd my heart,
I triumph'd in his pain.

« Till quite dejected with my scorn,
He left me to my pride;
And sought a solitude forlorn,
In secret where he died.

« But mine the sorrow, mine the fault,
And well my life shall pay:
I'll seek the solitude he sought,
And stretch me where he lay.

« And there forlorn, despairing, hid,
I'll lay me down, and die:
'Twas so for me that Edwin did,
And so for him will I. »

« Forbid it, heav'n ! » the hermit cry'd,
  And clasp'd her to his breast.
The wond'ring fair one turn'd to chide,
  'Twas Edwin's self that press'd.

« Turn, Angelina, ever dear,
  My charmer, turn, to see
Thy own, thy long-lost Edwin here,
  Restor'd to love and thee.

« Thus let me hold thee to my heart,
  And év'ry care resign·
And shall we never, never part,
  My life, — my all that's mine !

« No, never, from this hour to part,
  We'll live and love so true;
The sigh that rends thy constant heart
  Shall break thy Edwin's too. »

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

TABLE.

IDYLLES.

ROMANCES.

FIN DE LA TABLE.

